

LES CICATRICES DU ROI

Seb Le Réveur



Les Cicatrices du Roi

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'éclat du scalpel	4
Chapitre 2 : Le dieu en ruines	10
Chapitre 3 : L'inventaire des plaies	17
Chapitre 4 : Ether et soie haute couture	23
Chapitre 5 : L'anatomie de la trahison	29
Chapitre 6 : Le premier sillon	35
Chapitre 7 : Le fantôme de la chair	40
Chapitre 8 : Suture des âmes	44
Chapitre 9 : Le masque de latex	49
Chapitre 10 : Architecte du châtiment	56
Chapitre 11 : Le bal des monstres	62
Chapitre 12 : L'hémorragie interne	69
Chapitre 13 : La dernière incision	79
Chapitre 14 : Le miroir brisé	88
Chapitre 15 : Souverains de l'hiver	93

Chapitre 1

L'éclat du scalpel

Le blanc.

Ce n'était pas la blancheur ouatée de la neige qui tombait sur Budapest quelques heures plus tôt, mais une blancheur agressive, ionisée, qui s'engouffrait sous les paupières de Lina comme des éclats de verre. L'odeur arriva en premier, avant même que ses yeux ne parviennent à faire le point : un mélange de formol, d'ozone et ce parfum de cuir tanné, lourd, presque animal.

Ses talons cherchèrent désespérément un appui sur l'acier, tandis que sa colonne vertébrale se cambrait de force, offrant sa gorge au vide. Une résistance froide enserra son poignet droit. Le cliquetis métallique qui suivit résonna contre les murs carrelés, un son sec, définitif. Sa main gauche subit le même sort. Elle était étalée sur une table d'opération, le dos contre l'incox chirurgical qui aspirait la chaleur de son corps à travers la fine soie de son chemisier.

Sa gorge était un désert de sel. Ses poumons brûlaient à chaque inspiration, comme si l'air de cette pièce était trop filtré pour un être humain. Elle ne cria pas. Le hurlement restait bloqué dans son œsophage, une masse compacte. Ses doigts se crispèrent, cherchant instinctivement le relief d'un manche de scalpel, la texture familière du latex, mais ils ne rencontrèrent que le vide et le froid des fixations.

Au-dessus d'elle, le scialytique ne diffusait pas une lumière d'espoir, mais une clarté de jugement. Elle tourna lentement la tête.

Il était là.

L'homme se tenait à la lisière de la clarté, là où le blanc clinique se heurtait à l'ombre d'un luxe baroque et décadent. Le silence devint un acouphène aigu, une fréquence qui faisait vibrer les instruments sur le plateau d'innox. Son cœur s'emballa, un oiseau paniqué frappant contre les barreaux de ses côtes.

Il portait un costume d'une coupe impeccable, d'un noir si profond qu'il semblait absorber le peu de reflets de la pièce. Mais c'était son visage qui ancrerait Lina dans un cauchemar lucide. Ou plutôt, l'absence de visage. Un masque d'acier poli recouvrait l'intégralité de ses traits, de la naissance des cheveux jusqu'à la pointe du menton. La surface était si parfaitement lisse qu'elle y voyait son propre reflet : une femme aux cheveux défaits, une dilatation sauvage de ses pupilles qui semblait vouloir engloutir le blanc de ses yeux.

Soren Varga fit un pas. Le craquement de ses bottes sur le sol stérile fut comme une déflagration. Lina sentit une goutte de sueur glacée perler entre ses omoplates. Sa précision, son talent, sa seule armée... tout s'effritait ici.

Il s'approcha de la table. L'odeur de l'éther se fit plus forte, mêlée à une fragrance plus sombre, rappelant le bois brûlé et le sang séché. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Lina pouvait voir le mouvement de son propre thorax, saccadé, se refléter sur la joue de métal de son bourreau.

— Vos mains, murmura-t-il.

La voix était basse, déformée par l'acier du masque. Il tendit une main gantée. Les doigts de Soren effleurèrent le poignet de Lina. La sensation du cuir froid déclencha un reflux de chaleur acide qui lui brûla le bas-ventre en écho à la morsure de l'étau sur son poignet. Elle se figea, les muscles de son cou se tendant jusqu'à la douleur.

Il prit ses doigts dans les siens. Il les examina avec une minutie obscène, faisant

pivoter sa main pour en étudier les jointures, la longueur des phalanges. Lina sentit son sang refluer de ses extrémités. Le monde se réduisait à ce contact : le cuir noir contre sa chair d'ivoire.

— On m'a dit qu'elles pouvaient recoudre une âme à un corps, continua la voix derrière le masque. On m'a dit qu'elles ne tremblaient jamais.

Une pression plus forte. Un avertissement. La douleur irradiia dans son poignet, une morsure sourde qui la ramena brutalement à la réalité. Elle força ses yeux à rester ouverts, à affronter le masque d'acier.

— Qui... êtes-vous ?

Sa voix ne fut qu'un souffle rauque. Soren ne répondit pas tout de suite. Il lâcha sa main comme on rejette un instrument défectueux. Il se détourna pour marcher vers un plateau en inox posé sur une console de marbre. Le tintement des instruments de chirurgie qu'il déplaça fit frissonner Lina. C'était le son de sa propre vie. Mais entre ses mains à lui, ils devenaient des armes de profanation.

— Vous avez opéré le ministre Kinski ce matin, dit-il sans se retourner. Une œuvre d'art, m'a-t-on rapporté.

— Le ministre... est un porc, cracha-t-elle, retrouvant une once de son orgueil habituel. J'ai simplement réparé la pompe qui lui permet de continuer à l'être.

Le silence se cristallisa à nouveau, tranchant. Soren se retourna lentement. Dans les fentes étroites du masque, Lina crut apercevoir un plissement imperceptible au coin de l'œil, le calcul froid d'un entomologiste devant une aile d'insecte qui bat encore.

— Alors vous comprenez, fit-il en s'approchant à nouveau. La fonction précède la morale. Vous êtes un architecte, Lina. Peu importe pour qui vous construisez, tant que

la structure tient.

Il atteignit le bord de la table et se pencha sur elle. L'ombre du masque recouvrit son visage. Lina sentit son souffle, un air tiède qui sentait la menthe et le fer. Ses mains, toujours entravées, se refermèrent en poings si serrés que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes.

— Je ne suis pas une esclave, parvint-elle à articuler.

— Vous êtes ce que je décide que vous soyez, répliqua-t-il d'un ton monocorde. Pour l'instant, vous êtes une main sans propriétaire. Un outil que j'ai ramassé dans la neige.

Il leva la main. Entre son pouce et son index, il tenait un scalpel. La lame capta la lumière du scialytique et envoya un éclair argenté dans les yeux de la chirurgienne. Lina sentit ses sphincters se nouer, son estomac se contracter en un spasme violent. Soren ne brandissait pas l'arme de manière menaçante. Il la tenait avec une révérence terrifiante. Il fit glisser la pointe le long de la ligne de sa mâchoire, sans appuyer. Le moindre mouvement, et l'acier déchirerait la peau.

— J'ai une tâche pour vous, Lina Kovacs. Je veux que vous me rendiez ce qu'on m'a volé. Je veux que vous reconstruisiez le dieu sous le métal.

Il retira la lame brusquement. Il s'écarta et actionna un interrupteur. Une partie du mur au fond de la pièce coulissa. Derrière, un sanctuaire de chair et de science. Des cuves en verre contenaient des spécimens de tissus dans des solutions jaunâtres. Des schémas anatomiques d'une précision chirurgicale recouvraient les parois. Et au centre, un fauteuil de cuir entouré de bras robotiques arachnéens.

— Regardez-moi, ordonna Soren.

Le cliquetis des attaches du masque résonna comme des coups de feu. Le masque

d'acier glissa.

Lina Kovacs, la femme qui avait ouvert des milliers de corps sans jamais ciller, sentit ses genoux se dérober. Ce qu'elle vit ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était pas seulement de la mutilation. C'était un paysage de cicatrices si délibérées qu'on aurait dit une écriture ancienne gravée dans la chair. Une topographie de la douleur où le cartilage et la peau s'étaient soudés en des reliefs obscènes. Et pourtant, au milieu de ce chaos, un œil demeurait intact. Un iris d'un bleu polaire, d'une clarté de glacier, qui fixait Lina avec cette pulsion d'annihilation si totale qu'elle exigeait la fusion absolue des chairs.

— Commencez par là, dit-il en désignant la masse informe qui aurait dû être sa joue gauche. Dites-moi quel instrument vous choisirez pour m'ouvrir.

Lina ne répondit pas. Elle sentit la première larme, brûlante, couler sur sa tempe. Pas par pitié. Mais parce qu'elle venait de comprendre que pour sortir de ce bunker, elle devrait devenir aussi monstrueuse que l'homme devant elle. L'ambition, cette vieille amie toxique, reprenait ses droits. Elle regarda la cicatrice, la jugula, l'analysa.

— Un bistouri à lame interchangeable numéro 15, murmura-t-elle enfin, sa voix n'étant plus qu'un fil de fer tranchant. Pour inciser les brides fibreuses. Et de l'éther pur. Beaucoup d'éther.

Un demi-sourire apparut sur les lèvres déformées de Soren Varga. Il se recula et détacha les liens de ses poignets.

— Bienvenue dans votre nouveau royaume, Docteur Kovacs.

Lina se redressa lentement. Elle ne tremblait plus. Elle s'approcha du scialytique et, d'une main ferme, en ajusta l'inclinaison pour que la lumière frappe la plaie de Soren avec une violence crue. Elle ne cherchait plus l'issue. Elle se pencha sur le relief de

chair morte, déplaça le faisceau pour mieux en saisir chaque repli, chaque faille, le regard déjà perdu dans l'incision qu'elle allait pratiquer. L'obscurité du dehors semblait s'inviter dans la pièce, et l'odeur du fer devint soudainement la seule chose qu'elle voulait respirer. Elle était l'architecte. Et elle allait construire un enfer à sa mesure.

Chapitre 2

Le dieu en ruines

Le givre rampant sur les baies vitrées du manoir dessinait des fractures d'argent, des griffures de glace qui semblaient vouloir percer l'acier des murs. Dehors, l'hiver d'Europe centrale n'était plus une saison, mais un linceul permanent. À l'intérieur, la salle d'opération privée de Soren Varga n'offrait aucun refuge. L'air y était filtré, trop pur, saturé d'une odeur de peroxyde qui brûlait les sinus.

Lina se tenait immobile au centre du cercle de lumière crue projeté par les scialytiques. Leurs faisceaux convergeaient sur elle comme des accusations. Ses mains, habituellement si calmes qu'elles auraient pu servir de métronomes à un cœur agonisant, étaient enfouies dans les poches de sa blouse blanche. À l'intérieur, ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes jusqu'à ce que la douleur devienne une ancre. Le battement de son propre pouls cognait dans ses tempes, un tambour sourd, irrégulier, une trahison physiologique.

En face d'elle, assis sur un fauteuil de cuir noir qui ressemblait à un trône de cabinet de curiosités, Soren Varga l'observait. Il ne bougeait pas. Seule la fumée de son cigare, une volute paresseuse et bleutée, trahissait sa présence. Son visage était dissimulé par un masque d'argent poli, une pièce d'orfèvrerie froide qui n'avait ni yeux, ni bouche, juste une surface lisse qui reflétait l'éclat chirurgical de la pièce.

— Le silence est une forme de consentement, Kovacs.

Sa voix était un râle de soie sur du papier de verre. Il tendit une main gantée de latex noir vers une tablette posée sur un guéridon d'acier. D'un geste lent, presque langoureux, il fit glisser son doigt sur l'écran.

— Regardez.

L'air se raréfia dans les poumons de Lina, chaque molécule d'oxygène semblant se transformer en aiguille de glace dans ses bronches. Son regard se posa sur l'écran malgré elle. C'étaient les archives de l'hôpital central de Budapest. Son sanctuaire. Des fichiers confidentiels défilaient à une vitesse vertigineuse. Puis, une vidéo : la caméra de sécurité du bloc 4. C'était l'opération de la semaine dernière. Le cas de la petite héritière des pétroles d'État. Un succès technique absolu.

Soren modifia un paramètre. Sous les yeux de Lina, l'image commença à se corrompre. Des données numériques superposées montraient soudain une chute de tension factice, un scalpel qui déviait, une hémorragie qui n'avait jamais eu lieu. Un meurtre déguisé en incompetence.

— Dans trente secondes, ce fichier sera envoyé à l'Ordre des Chirurgiens et à la presse internationale, murmura Soren.

Un retrait brutal du sang vers ses organes vitaux laissa ses doigts aussi froids que des stalactites. Ses muscles masséters vibrèrent sous la pression de sa mâchoire contractée. La pièce sembla se réduire, les murs de métal se rapprochant pour l'écraser. Son souffle se fit court, superficiel, une succession de spasmes dans sa gorge sèche.

— Vous ne pouvez pas... l'incision était parfaite... j'ai fait une suture en surjet inversé...

Sa voix se brisa. Elle n'était plus la chirurgienne d'élite. Elle était une pièce de viande sur l'étal.

— Pour le monde, vous êtes désormais une bouchère, Lina. Une femme dont la main

a tremblé au pire moment.

Il pressa l'écran. Une barre de progression bleue apparut. *Envoi en cours.*

— Arrêtez, parvint-elle à articuler.

Le mot mourut dans le silence pesant de la salle. L'odeur du cuir de Soren, mêlée à une note de fond de terre brûlée, semblait s'enrouler autour d'elle comme une corde.

— Alors, sauvez-moi, Kovacs. Montrez-moi que vous valez la ruine de votre propre vie.

Soren se leva. Il était grand, une masse sombre et élégante qui dévorait la lumière. Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que la pointe de ses chaussures en cuir verni touche les sabots de bloc de Lina. Elle ne recula pas, paralysée par le poids de son propre destin qui s'écroulait. Ses mains à lui remontèrent vers son propre visage. Le clic des attaches du masque d'argent résonna dans la stérilité du bloc comme un coup de feu.

Le masque glissa.

Il tomba sur le sol carrelé avec un fracas métallique qui fit sursauter les instruments sur le plateau inox. Lina cessa de respirer. Un spasme au creux de l'œsophage la fit déglutir avec peine. Son cerveau de chirurgienne, cette machine froide et analytique, se mit en marche malgré elle, cataloguant l'horreur avec une précision obscène.

La moitié gauche du visage de Soren Varga n'était plus humaine. C'était un paysage de dévastation géologique. La peau était une toile de chéloïdes violacées et de tissus cicatriciels nacrés qui tiraient le coin de son œil vers le bas, révélant une conjonctive rouge sang, perpétuellement exposée. Il n'y avait plus de sourcil, juste une crête osseuse déformée par ce qui ressemblait à une brûlure chimique profonde. Le feu ou l'acide avait mangé les muscles masséters, laissant voir le mouvement des tendons

sous une peau si fine qu'elle semblait prête à se déchirer au moindre mot. L'oreille n'était plus qu'un bourgeon de chair fondue, soudé au cuir chevelu.

— Regardez-moi, Kovacs. Pas comme un monstre. Comme votre seul patient.

Il saisit la main de Lina. Le contact du latex sur sa peau nue fut un choc thermique. Il guida ses doigts vers la zone la plus ravagée de son visage, là où la pommette avait été broyée. Lina sentit sous ses phalanges la texture irrégulière, les aspérités dures du collagène mal reformé, la chaleur fiévreuse qui émanait de l'inflammation chronique. Un reflux biliaire lui brûla le fond de la gorge, immédiatement balayé par une décharge d'adrénaline pure. Ses pupilles se rétractèrent, réduites à deux points noirs fixes.

— Le nerf trijumeau est compressé ici, murmura-t-elle, ses doigts bougeant soudain d'eux-mêmes, retrouvant leur automatisme professionnel. Il y a une fibrose massive qui entrave la mobilité de la mandibule.

Elle ne voyait plus l'homme. Elle voyait la géographie d'un désastre à réécrire. Soren laissa échapper un grognement sourd, une vibration de douleur et de satisfaction mêlées qui résonna jusque dans la paume de Lina. Il inclina la tête, s'offrant davantage à son toucher sacrilège. Le tremblement de ses doigts cessa net. Une chaleur poisseuse et indécente l'envahit tandis qu'elle fixait la carotide exposée.

— Vous sentez cela ? demanda-t-il, sa voix plus basse encore. La honte qui palpite sous la peau ? Chaque fois qu'on me regarde, je sens cet échec. Mon frère m'a offert ce visage. Je veux que vous l'effaciez.

Il resserra sa prise sur son poignet. La pression était telle que ses os protestèrent.

— Si je vous répare, je ne serai plus rien pour le monde extérieur. Vous avez fait de moi une paria.

— Je vous ai libérée de la médiocrité des gens sains. Ici, sous ces lampes, vous êtes une déesse. Et je suis votre temple en ruines.

Il se rapprocha encore. Lina pouvait sentir son souffle sur ses lèvres, une odeur de menthe et de métal. La proximité était étouffante. La paralysie de Lina s'était transformée en une tension électrique, un désir de fuir qui se heurtait à une fascination morbide pour la tâche à accomplir.

— Prenez le scalpel.

Il la força à reculer vers le plateau d'instruments. Ses doigts effleurèrent l'acier froid. Elle saisit le manche n°3, lame n°15. Le poids de l'instrument lui rendit une once de contrôle. C'était son prolongement. Sa seule vérité. Soren lâcha son poignet et s'allongea sur la table d'opération, sous la lumière crue. Il ne ferma pas les yeux. Il l'observait, nu, vulnérable et pourtant plus puissant que jamais.

Lina s'approcha. Elle ajusta son masque chirurgical. Le monde disparut. Elle sentait la sueur perler à la lisière de ses cheveux, le long de sa nuque. Son cœur cognait contre ses côtes comme un animal en cage.

— Je vais devoir débrider la cicatrice primaire. Il n'y aura pas d'anesthésie totale pour cette évaluation nerveuse. Vous allez tout sentir.

Un sourire tordu, une grimace de douleur anticipée, étira la bouche déformée de Soren.

— C'est exactement ce que j'attends de vous, docteur. Ne me ménagez pas.

Lina approcha la lame de la tempe de Soren. L'air semblait s'être solidifié autour d'eux. Le silence n'était pas une absence de bruit, c'était une matière solide qui pesait

sur leurs poitrines. Elle posa la pointe de l'acier sur la crête de la cicatrice. Elle vit la pupille de Soren se dilater, le tressaillement imperceptible de sa mâchoire. Elle ne tremblait plus. Elle était le scalpel.

D'un geste sec, précis, elle incisa.

Une perle de sang, noire sous cette lumière artificielle, apparut instantanément. Elle coula lentement le long de la joue de Soren, traçant un chemin de rubis sur le désert de sa peau. Lina ne détourna pas les yeux. Elle plongea la lame plus profondément, sentant la résistance fibreuse du tissu cicatriciel céder sous l'acier. Une succion humide déchira le silence alors qu'elle utilisait l'écarteur pour ouvrir la plaie.

— Vous appartenez à cette ombre maintenant, Kovacs, murmura-t-il dans un souffle court, ses doigts labourant le métal de la table.

Elle ne répondit pas. Elle changea d'instrument, prenant la pince de dissection. Le bruit du métal contre le métal fut le dernier son avant que le silence n'engloutisse à nouveau la pièce. Elle sentit une goutte de sang de Soren glisser sur son poignet, pénétrant sous le gant, une marque indélébile. Elle sourit derrière son masque, un mouvement que personne ne verrait jamais, mais que Soren sentit vibrer dans l'air.

L'adrénaline la rendait lucide, d'une lucidité terrifiante. Elle savait qu'en cet instant, elle enterrait Lina Kovacs, la chirurgienne respectée, pour laisser place à l'architecte de ce monstre. Elle serra le nœud de la première suture.

— Premier point. Il en restera mille autres.

— J'ai toute l'éternité, répondit Soren.

Il referma les yeux, s'abandonnant enfin à ses mains, tandis qu'au loin, les sirènes de police commençaient à hurler dans les rues de la ville qu'elle venait de quitter pour

toujours. Lina resta seule debout, le scalpel noir à la main, tandis que la neige commençait à frapper les hautes fenêtres du manoir, un bruit de griffes sur du verre, inlassable et sauvage. Elle s'enfonçait dans les ténèbres, et la sensation était enivrante, comme l'éther qui flottait dans la pièce. Elle n'était plus une victime. Elle était la seule maîtresse de ce royaume de douleur et d'argent.

Chapitre 3

L'inventaire des plaies

Le bourdonnement du plafonnier scialytique s'insinuait sous le crâne de Lina comme une mèche de perceuse. Dans cet habitacle de verre et d'inox, le blanc n'était plus une couleur, mais une agression thermique qui dénudait les nerfs. Les murs d'acier poli renvoyaient l'image déformée de sa propre silhouette, frêle dans sa blouse de coton rigide, face à l'immensité sombre de Soren Varga. L'air était saturé d'une alliance écœurante d'ozone, d'antiseptique de grade militaire et de l'odeur plus fauve de la peau tannée par le froid.

Soren était assis sur le bord de la table d'examen. Il n'avait pas retiré ses bottes de cuir noir, dont les boucles d'argent accrochaient la lumière crue. Seul le mouvement rythmique de sa mâchoire, un craquement sourd de l'os contre l'os, trahissait la tension qui l'habitait. À sa droite, le Sig Sauer noir mat semblait attendre, son canon pointé vers les flacons d'adrénaline.

— Touchez, ordonna-t-il.

Sa voix était un raclement de gravier sous une porte de fer. Une déglutition douloureuse entrava la gorge de Lina ; l'air ne parvenait plus à franchir la barrière de ses bronches. Elle fit un pas. Le sol en résine époxy ne rendit aucun son, mais le silence, épais comme une matière visqueuse, s'engouffra dans ses poumons. Ses mains, habituellement capables d'opérer sur un cœur battant au milieu d'un séisme, furent prises d'un frémissement lancinant. Elle les croisa dans son dos, enfonçant ses ongles dans ses paumes jusqu'à ce que la douleur physique serve d'ancrage.

— Je dois d'abord... l'éclairage, murmura-t-elle.

Elle braqua le faisceau de dix mille lux directement sur le côté gauche du visage de Soren. Il ne cilla pas. Dans l'iris de l'homme, le mépris se mêlait à un tremblement de la pupille, un abîme que l'orbite aveuglante du plafonnier ne parvenait pas à combler. Le latex du gant grinça contre ses poignets, un claquement sec qui résonna comme un coup de feu dans le tombeau de luxe qu'était la clinique.

Soren écarta sa chemise de soie noire d'un geste lent, presque cérémoniel. Lina retint une inspiration qui lui brûla les bronches. Le côté gauche de son torse était une topographie de désastre. La brûlure avait dévoré le derme de la hanche jusqu'à la base de l'oreille, laissant place à une armure de tissus cicatriciels. Des chéloïdes violacées s'entrecroisaient en un réseau complexe de cordages rigides. Par endroits, la peau n'était plus qu'un parchemin blanc, si fin qu'on devinait le battement de l'artère carotide en dessous.

Lina leva la main. L'espace entre ses doigts et cette chair martyrisée pesait des tonnes.

— Vous avez peur de ce que vous avez créé, Kovacs ?

— Je n'ai pas créé cela, répondit-elle, ses dents s'entrechoquant malgré elle.

— Non. Mais vous allez le défaire.

Elle posa enfin ses doigts sur la base de son cou. Le contact fut électrique. La peau de Soren était brûlante, une fièvre permanente contrastant avec le froid chirurgical du chariot. Sous la pulpe de ses doigts, elle sentit une texture granuleuse, dépourvue de l'élasticité naturelle du vivant. C'était du bois calciné recouvert d'une pellicule de soie.

Elle descendit vers la clavicule. Soren eut un tressaillement, un muscle qui sauta dans

sa cuisse. Lina sentit son propre rythme cardiaque s'emballer, un tambour sourd qui couvrait le sifflement des néons. Elle était une trahison biologique ambulante ; son corps répondait à la violence de l'homme par une poussée d'adrénaline qu'elle ne pouvait camoufler. Ses doigts devinrent des instruments de mesure, palpant la profondeur des adhérences là où la peau s'était soudée aux fascias musculaires.

— L'innervation est touchée, constata-t-elle.

Ses doigts effleurèrent le bord de sa lèvre inférieure, là où la cicatrice tirait le tissu vers le bas. À cet instant, Soren saisit son poignet. La poigne était brutale, une pince de fer. Lina ne cria pas. Elle s'immobilisa, ses yeux plongés dans les siens.

— Regardez-moi, Kovacs. Pas le patient. Regardez l'homme que vous allez charcuter.

Une vague glacée lui lécha la gorge. Dans le regard de Soren, elle ne vit pas de haine, mais une fêlure obscène, une honte qui suintait de chaque pore.

— Vous n'êtes pas un homme pour moi, Soren, parvint-elle à articuler, alors que son sang battait contre ses tempes. Vous êtes une équation. Des centimètres carrés de greffes, des injections de collagène, des libérations de brides.

Il resserra sa prise. Le caoutchouc du gant grinca contre sa peau.

— menteuse. Votre cœur bat si fort que je pourrais compter vos pulsations à travers vos doigts.

Elle ne détourna pas le regard. Elle força ses doigts à rester souples. Elle reprit son inventaire, utilisant sa main libre pour palper le bord de l'oreille, là où le cartilage avait fondu.

— Il y a des résidus de poudre sous le derme. Ce n'était pas seulement un incendie.

C'était une explosion. À bout portant.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'acier des murs. Soren lâcha son poignet aussi soudainement qu'il l'avait saisi. Il se détourna légèrement.

— Mon frère tenait le briquet. Mais c'est le monde qui a fourni le combustible.

Lina recula d'un pas, cherchant à rétablir une distance que l'air vicié rendait illusoire. Elle imbiba une compresse de solution iodée et apposa le liquide froid. Elle vit une ride de douleur sincère traverser le front de l'homme. Dans cet état de vulnérabilité forcée, il ressemblait à une statue brisée dont on aurait recollé les morceaux avec du sang séché et de l'orgueil.

Elle notait mentalement : *Zone A, contracture de grade IV. Zone B, perte de substance graisseuse.* Sous la nomenclature médicale, elle voyait chaque seconde de souffrance gravée dans les plis de peau morte. Elle se surprit à effleurer la peau saine, à la frontière du désastre. C'était doux, comme du velours. Un contraste si violent qu'elle en eut le goût de fer de l'ivresse sur le palais. Elle serait son bourreau pour devenir son sauveur.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle soudain.

— Parce que les autres ont peur de rater. Ils ont peur que je les tue si le résultat n'est pas parfait. Et vous, Kovacs, je sais que vous avez plus peur de l'échec que de la mort. L'ambition est une brûlure qui ne guérit jamais. Vous préféreriez me voir mourir sur votre table plutôt que de laisser une cicatrice que vous n'auriez pas maîtrisée.

Elle s'était mordu la joue sans s'en rendre compte. Il l'avait lue. Sous la chirurgienne d'élite, sous la captive, il avait déterré la prédatrice.

— Enlevez votre chemise complètement, ordonna-t-elle, sa voix reprenant une

autorité clinique.

Soren se leva. Il était beaucoup plus grand qu'elle ne l'avait réalisé, mais au moment où la soie tomba sur le sol avec un bruissement de feuilles mortes, il vacilla. Sa chemise était trempée d'une sueur froide. Les cicatrices coulaient dans son dos comme une rivière de lave solidifiée, déformant l'omoplate, tirant sur la colonne vertébrale. C'était un miracle qu'il puisse encore se tenir droit. C'était une volonté pure maintenue par la seule force de la haine.

Lina s'approcha de son dos. Elle ne portait plus de gants. Elle n'avait plus conscience du pistolet, ni des gardes. Il n'y avait plus que ce paysage de chair meurtrie. Ses doigts coururent le long de sa colonne. Elle sentit Soren se raidir, chaque muscle devenant aussi dur que la pierre.

— Ici, dit-elle en appuyant sur un point précis. La peau est trop tendue. Ça tire sur vos nerfs intercostaux. C'est pour ça que vous avez des tremblements dans la main gauche.

Son souffle devint court, haché. Lina sentit une étrange sensation de puissance l'envahir. Elle connaissait ses secrets physiques. Elle était l'architecte de sa future peau, mais elle était aussi celle qui mesurait l'étendue de sa ruine. Elle posa ses deux mains à plat sur son dos. La chaleur de son corps semblait traverser ses paumes pour se diffuser dans ses propres veines. C'était une intimité monstrueuse.

Soren se retourna brusquement, la prenant par les épaules. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair, juste sous les os de sa clavicule.

— Alors, docteur ? Est-ce que le monstre est réparable ?

Lina leva les yeux. Elle était si proche qu'elle pouvait voir les vaisseaux éclatés dans le blanc de ses yeux. L'odeur du cuir et de la sueur l'enveloppait.

— Je peux vous rendre votre visage, Soren. Je peux effacer chaque trace de ce briquet. Je peux vous faire redevenir le dieu que vous pensez être. Mais la douleur... la douleur sera telle que vous regretterez le feu. Je vais devoir vous dépecer vivant pour vous reconstruire. Je vais exciser, débrider, cureter. Et vous devrez me supplier de continuer à chaque incision.

Un silence de plomb retomba. Le scialytique continua son sifflement électrique. Soren ne cilla pas. Un sourire lent, cruel, étira le côté sain de son visage.

— J'ai hâte, Kovacs.

Il lâcha ses épaules et se rassit, mais le lien était scellé. Lina Kovacs n'était plus une prisonnière ; elle était devenue la seule personne au monde autorisée à toucher sa ruine. Elle se détourna pour ranger ses instruments, ses mains tremblant à nouveau. Elle voyait déjà le premier lambeau de peau qu'elle allait prélever. Elle sentait déjà le poids du scalpel.

L'inventaire était terminé. Le massacre pouvait commencer.

Chapitre 4

Ether et soie haute couture

L'air de la suite 402 n'était pas de l'oxygène, c'était un précipité de molécules d'acier et de givre. Lina Kovacs ne respirait pas ; elle filtrait. Ses doigts, habitués à l'arène stérile des blocs opératoires, ne tremblaient pas alors qu'elle manipulait l'ampoule d'amobarbital. Sa main droite, une extension de son scalpel, restait d'une fixité cadavérique. Pourtant, sous la soie fine de son chemisier, le muscle de son cœur cognait contre ses côtes avec l'irrégularité d'une bête traquée. Un rythme de survie.

Sur le secrétaire en acajou noirci, le nécessaire médical était étalé comme une offrande impie. Lina dévissa le bouchon d'une main gantée de latex. Le craquement du plastique résonna dans le silence de crypte de la pièce comme un coup de feu. Elle s'immobilisa. Dehors, l'Europe centrale n'était qu'une plaie ouverte sous un ciel de plomb, une immensité blanche où les flocons tombaient avec la lourdeur du sel sur une brûlure.

Elle aspira une dose précise de curare synthétique. Quelques gouttes. Pas assez pour tuer. Juste assez pour que, le moment venu, les muscles de Soren refusent de lui obéir. Pour que ses poumons s'oublient. La seringue flottait au-dessus de la fiole bleue quand la pression atmosphérique de la pièce changea. La température chuta, une masse invisible pesant soudain derrière sa nuque.

Lina ne se retourna pas. Ses muscles n'étaient plus que de la pierre froide ; l'ordre de fuir se perdait quelque part entre son cerveau et ses jambes immobiles. L'odeur arriva avant le son : un mélange d'éther, de tabac froid et de cuir de Russie.

« La précision est une vertu, Lina. Mais la précipitation est un aveu. »

La voix de Soren Varga était un râle de velours et de verre brisé. Lina sentit le sang se retirer de son visage, une marée descendante qui lui laissa les tempes bourdonnantes. Dans le reflet du secrétaire, l'ombre immense de Soren se découpa contre la porte. Il ne bougeait pas. Il savourait l'instant où le prédateur sent la proie réaliser que le piège s'est refermé.

Il fit un pas. Le craquement de ses bottes fit tressaillir les omoplates de Lina. Une main gantée de cuir noir passa par-dessus son épaule, sans la toucher, mais elle sentit le frôlement des poils du gant contre son cou. Soren se saisit de la fiole de cobalt. Il l'éleva à la hauteur de son œil valide, celui dont le bleu minéral semblait aspirer la lumière.

« On injecte la mort pour se libérer, ou on injecte l'oubli pour supporter ? »

Lina trouva sa voix, une lame de rasoir émoussée par la sécheresse de sa gorge.

« C'est pour votre douleur, Soren. Les dosages étaient... insuffisants. »

Il rit, un son sec qui n'atteignit jamais ses lèvres déformées. D'un geste brusque, il saisit le poignet de Lina. Sa poigne était celle d'un étau hydraulique. Elle sentit ses os se serrer, le radius et le cubitus se presser l'un contre l'autre jusqu'à la limite de la rupture. Elle ferma les yeux, les paupières papillonnant, refusant de lui offrir le spectacle de ses nerfs à vif.

« Ne me mens jamais avec cette bouche de chirurgienne. Chaque fibre de ton corps hurle une vérité différente. Je sens ton pouls. Il s'enfuit. Il sait que je peux l'arrêter d'une simple pression. »

Il relâcha son poignet aussi soudainement qu'il l'avait saisi. Lina manqua de tomber, se rattrapant au bord du bureau tandis qu'une marque rouge barrait sa peau, empreinte de suie et de cuir. Soren contourna le meuble. La lumière crue révélait chaque détail

de son visage : la moitié gauche d'une beauté aristocratique insultante ; la moitié droite, un paysage de désolation, une cartographie de chair fondue et de sutures grossières.

« Ce soir, nous recevons », déclara-t-il. « Une délégation de l'Est. Des hommes qui achètent la peau avant même qu'elle ne soit tannée. Tu seras à ma droite. »

Il se tourna vers le lit où un paquet attendait sous du papier de soie noir. D'un geste sec, il déchira l'emballage. Une robe en soie lourde, d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir, se déversa sur les draps. Elle était ornée de broderies métalliques rappelant des fils de fer barbelés. À côté, un harnais de cuir fin, dont la structure évoquait indéniablement les entraves de contention.

Lina fixa la soie rouge, comprenant que Soren ne l'habillait pas : il l'exposait comme une plaie ouverte à la curiosité des mouches.

Trente minutes plus tard, la soie l'étouffait. Le corset était si serré qu'elle devait prendre des inspirations courtes, faisant battre ses narines. Le cuir encerclait sa taille et ses cuisses. Mais le plus terrible était le baudrier de velours noir qu'il l'avait forcée à enfiler. Dans les passants, elle avait dû glisser ses scalpels et ses pinces hémostatiques. Ils pendaient contre sa hanche, froids, lourds, une ponctuation de métal argenté sur le rouge sang de la robe.

Ils traversèrent les couloirs. Les murs en acier brossé reflétaient leur duo grotesque : le monstre et sa muse chirurgicale. À l'approche de la salle de banquet, les rires gras d'hommes habitués à détruire parvinrent à ses oreilles. Une goutte de sueur glacée coula entre ses omoplates.

Soren s'arrêta devant les portes monumentales. Sa main droite s'éleva pour effleurer

la joue de Lina. Ses doigts étaient rugueux, marqués par des brûlures anciennes.
« Ne baisse pas les yeux, Lina. Si tu flanches, je te ferai recoudre les paupières avant le dessert. »

Les portes s'ouvrirent sur une clarté chirurgicale. La salle était un mélange de baroque décadent et de modernité brutale. Une douzaine d'hommes se levèrent. Lina sentit tous les regards converger vers elle. Elle avait l'impression d'être disséquée vivante.

Soren la fit asseoir sur un siège plus haut que les autres, un trône de condamnée.
« Messieurs, je vous présente le Docteur Lina Kovacs. La femme qui va me rendre ma divinité. »

Le silence revint, une masse gélatineuse que même les rires des convives ne parvenaient plus à percer. Le premier plat fut servi : de la viande de cerf, presque crue, saignant sur de la porcelaine blanche. Lina sentit l'estomac lui monter aux lèvres. Soren découpa sa part avec une précision de boucher.

À sa gauche, un invité dont le visage portait les stigmates d'une vie de cruauté l'observait. L'homme la parcourait du regard comme s'il évaluait le prix au kilo d'une carcasse pendue au crochet.

« On dit que vous pourriez recoudre une ombre à son propriétaire, Docteur », lança-t-il, une fourchette chargée de graisse suspendue devant ses lèvres luisantes.

Lina tourna la tête. Elle voyait la veine jugulaire de l'homme battre sous une peau trop fine. Une incision ici, pensa-t-elle, une seule pression de deux centimètres, et ce banquet se transformerait en abattoir.

« Les mains ne sont rien sans l'acier », répondit-elle. Sa voix sonnait comme le choc de deux instruments dans un bac de désinfection.

D'un mouvement lent, Soren saisit l'un des scalpels suspendus à la hanche de Lina.

L'acier chirurgical brilla. Un frisson électrique parcourut l'échine de la chirurgienne. Il approcha la lame de la partie intacte de sa propre joue. L'acier s'enfonça d'un millimètre. Une perle de sang apparut, traçant un sillon de rubis. Soren lécha la lame, ses yeux fixés sur ceux de Lina.

« Goûte », murmura-t-il en lui tendant l'instrument souillé.

Elle tendit la main, ses doigts effleurant les siens. Le contact fut un choc thermique. Elle approcha la lame de son propre visage, sentant l'odeur de l'éther mêlée au parfum de sang frais. Elle posa le tranchant contre sa lèvre inférieure.

Soren saisit son poignet, brisant le charme d'une pression brutale.

« Pas ici. Tu es mon architecte, pas mon spectacle de foire. »

Il la leva brusquement, l'entraînant vers les niveaux inférieurs, là où le luxe laissait place à la pierre brute. Ils entrèrent dans une pièce qui n'était plus une chambre, mais un bloc opératoire clandestin. Soren retira sa chemise. Son dos était un champ de bataille de chair boursouflée, marqué au centre par un blason familial brûlé au fer rouge. La peau exsudait une chaleur qu'elle pouvait sentir à distance.

« Mon frère a voulu effacer mon nom. Coupe ce qu'il a laissé de lui en moi. »

Lina s'approcha. L'acier du scalpel, sorti de la solution désinfectante à 4 degrés, sembla fumer au contact de la peau fiévreuse de Soren. Ses mains ne tremblaient plus. Elles étaient devenues les instruments de sa survie.

« Ça va faire mal », murmura-t-elle. Ce n'était pas un avertissement de compassion. C'était une promesse.

Elle enfonça la pointe de la lame. Une perle de sang, noire sous la lumière crue, apparut. Le corps de Soren se cambra, mais il ne bougea pas d'un millimètre. Dans le

reflet d'un plateau en inox, leurs yeux se rencontrèrent. Un duel silencieux où la haine et la fascination se mélangeaient pour devenir une seule substance toxique.

Lina sourit, un geste imperceptible, alors qu'elle traçait sa première ligne rouge dans son dos.

« Ne bougez pas, mon seigneur. La chirurgie de l'âme commence toujours par une petite mort. »

Elle était l'architecte du Roi. Et le Roi l'avait enterrée vivante dans les fondations de son propre palais.

Chapitre 5

L'anatomie de la trahison

L'air de la salle d'opération privée n'était qu'un composé chimique : soixante-dix pour cent d'oxygène pur, trente pour cent de vapeurs d'éther et, sous la nappe stérile, l'arôme lourd du cuir de Cordoue imprégnant les murs du manoir. La lumière tombait du plafond en une colonne de clarté solide, une pression blanche qui semblait vouloir disséquer la matière avant même que l'acier ne s'en charge.

Lina Kovacs ajusta ses gants en latex. Le claquement du caoutchouc contre ses poignets résonna dans le silence comme un coup de fouet. Elle ne regardait pas l'homme étendu devant elle. Elle fixait ses propres mains. Elles étaient immobiles, une prouesse de volonté alors que son pouls, autrefois métronome de sa rigueur, s'était calé sur le rythme erratique de la bête sous ses doigts. Elle n'avait plus besoin d'oxygène ; l'air saturé de sang et d'éther suffisait à remplir ses poumons d'une énergie noire.

Soren Varga ne bougeait pas. Il était une montagne de muscles pétrifiés, une statue de chair sombre dont seule la respiration, lente et caverneuse, trahissait l'existence. Le froid du métal mordait sa peau, mais il ne tressaillait pas. Lina s'approcha, l'odeur de Soren l'envahissant : un mélange d'antiseptique de pointe et de bois brûlé, une trace de tabac froid accrochée à sa peau comme une seconde armure. Elle posa ses doigts sur le bord de la cicatrice qui lui barrait la mâchoire. Sous la pulpe de son index, la peau de Soren se contracta. Un spasme minuscule, électrique. Le muscle masséter se durcit, une ligne de fer sous la joue.

— Ne bougez pas.

Sa propre voix lui parut étrangère, trop fine dans cette atmosphère pressurisée. Soren ne répondit pas. Ses yeux, d'un gris d'orage hivernal, étaient fixés sur le plafond. Lina prit le scalpel laser. La diode rouge pointa le centre de la nécrose, là où la chair refusait de pardonner. Elle sentit le regard de Soren glisser vers elle. C'était un poids physique. Une pression sur sa nuque qui la forçait à courber l'échine. Elle fixa la plaie béante, non plus comme une zone à recoudre, mais comme un trône à bâtir. Ses doigts se resserrèrent sur le manche de l'instrument, y trouvant une solidité nouvelle.

— Le derme est asphyxié, expliqua-t-elle, ses mots tranchants comme le rayon rouge. Les tissus rejettent la réparation parce que la blessure initiale n'a pas été propre. C'est un arrachement, pas une coupe.

Le silence qui suivit fut plus dense que l'acier de la table.

— Un arrachement, répéta Soren.

Sa voix était un grondement de pierres broyées. Ses phalanges blanchirent contre le métal brossé. Un tremblement imperceptible saisit son avant-bras gauche, celui-là même qui portait les marques de défense, les entailles profondes que le temps avait transformées en cordages violacés.

— L'explosion ne m'a pas fait ça, dit-il soudain.

Lina s'arrêta. La pointe du laser restait suspendue à quelques millimètres de sa gorge. Elle voyait le pouls de Soren battre sous la cicatrice. Un rythme rapide, traqué. Elle ne posa pas de question. Elle savait que dans ce jeu de pouvoir, le premier qui comblait le silence perdait une pièce. Soren tourna la tête vers elle. Le mouvement fut lent, douloureux. La lumière crue souligna le contraste entre la moitié intacte de son visage, d'une beauté aristocratique et glaciale, et l'autre côté, ce paysage de ruines qu'elle avait pour mission de rebâtir.

— C’était du phosphore, continua-t-il. Et du verre. Le verre de la villa de mon enfance. Les éclats n'ont pas volé par hasard, Kovacs. Ils ont été placés. Dans la doublure de mon manteau. Dans les rideaux de la chambre.

Ses doigts griffèrent le métal. Le crissement de ses ongles sur l'acier fit vibrer les dents de Lina. Soren détourna les yeux, le muscle de sa mâchoire tressaillant si fort que la peau semblait prête à se déchirer de nouveau sous l'effort de ne pas hurler le nom de son frère.

— Il m'a regardé sortir de la pièce, reprit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle haineux. Il a tenu la porte. Il m'a souri.

Lina comprit. Elle ne cherchait plus à soigner Soren ; elle cherchait l'angle mort dans son armure. Elle posa sa main libre sur l'épaule de Soren. Ce n'était pas un geste de réconfort, mais un geste de contrôle. Elle sentit sous sa paume la chaleur fiévreuse de son corps.

— Votre frère n'a pas seulement voulu vous tuer, murmura-t-elle, son visage s'approchant du sien au point de sentir l'odeur du métal sur son souffle. Il a voulu vous effacer. Faire de vous ce monstre que vous voyez dans le miroir. Il a voulu que chaque fois que vous vous regardiez, vous voyiez sa victoire.

Soren ne saisit pas son poignet. Il posa son index sur la veine bleue apparente du poignet de Lina, exerçant une pression juste assez forte pour interrompre le flux sanguin. Le monde de Lina se réduisit à ce point de contact invasif, au battement de son propre sang emprisonné sous le doigt du tyran.

— Réparez-moi, ordonna-t-il. Pas pour que je sois beau. Pour que je sois de nouveau lui. Pour que, lorsqu'il me verra, il croit voir son propre fantôme venir lui arracher le cœur.

Lina ne voyait plus un patient, ni un bourreau. Elle voyait un chef-d'œuvre de vengeance qu'elle allait sculpter.

— Je ne vais pas vous réparer, Soren, dit-elle, sa voix redescendant dans un murmure chirurgical. Je vais vous réinventer. Je vais vous donner un visage qui sera le dernier cauchemar de votre frère. Mais pour cela, vous allez devoir me laisser entrer plus profondément. Sous la peau. Là où vous cachez la honte de l'avoir laissé faire.

Il relâcha la pression sur sa veine. Son corps se détendit d'un coup, une chute de tension qui laissa place à une immobilité de cadavre. Lina commença l'incision. Le sang, d'un rouge sombre, presque noir sous la lumière LED, perla le long de la lame. Elle ne sentait plus le froid de la pièce. Il n'y avait plus que la résistance des tissus, le glissement de l'acier dans la chair et cette connexion sauvage qui se tissait entre eux à chaque goutte de sang versée.

Elle travailla pendant des heures. Le manoir semblait respirer avec eux. Elle tenait sa vie au bout de ses doigts. Elle était devenue l'architecte de sa haine. Vers trois heures du matin, alors que la neige frappait les vitres avec une violence renouvelée, Lina posa le dernier point de suture. Ses yeux brûlaient. Elle retira ses gants, révélant ses mains moites. Soren ouvrit les yeux. La drogue locale commençait à se dissiper, laissant place à une douleur pulsante.

— C'est fait ? demanda-t-il.

— La base est posée, répondit-elle. Mais le chemin sera long. La peau doit apprendre à mentir.

Elle s'approcha pour vérifier le drainage. Soren tendit la main et effleura le bord de sa blouse, là où le sang marquait le tissu. Lina sentit son diaphragme se bloquer.

— Vous avez du sang sur vous, Kovacs, dit-il, ses yeux fixés sur la tache.

— C'est le vôtre, répondit-elle, le souffle court.

— Oui. Il vous va bien.

Il n'y avait pas de gratitude dans son regard. Seulement la reconnaissance mutuelle de deux prédateurs. Lina recula d'un pas. Elle ne voyait plus Soren comme un homme brisé, mais comme un instrument qu'elle allait accorder pour une symphonie de destruction. L'ambition renaissait, plus vorace. Elle ne voulait plus sa liberté. Elle voulait le pouvoir qu'elle exerçait sur ce corps. Elle voulait régner sur ses cicatrices.

Soren se redressa lentement et s'assit sur le bord de la table, silhouette massive contre la lumière crue.

— Dormez, Kovacs. Demain, nous commençons la phase suivante. Mon frère pense que je suis un souvenir. Nous allons lui prouver que les souvenirs peuvent égorger.

Lina quitta la pièce. Dans le couloir froid, l'odeur de l'éther la suivit. Ses mains ne tremblaient plus. Elle s'arrêta devant une fenêtre donnant sur la cour intérieure. La neige recouvrait tout d'un linceul blanc, stérile. Elle posa son front contre la vitre glacée. La douleur du froid fut un ancrage.

"Je vais te reconstruire, Soren," pensa-t-elle, "mais je garderai la clé de chaque suture. Je serai la seule à savoir où couper pour que tu t'effondres."

Elle rentra dans sa chambre, ferma la porte et s'assit devant le miroir. Elle prit un stylo dermatographique qu'elle avait gardé dans sa poche. D'un geste lent, méthodique, elle commença à dessiner sur son propre avant-bras des lignes d'incision, des tracés de sutures imaginaires qui couraient sur ses veines. Elle n'était plus une chirurgienne. Elle était l'architecte d'un dieu vengeur, et elle s'apprêtait à bâtir son temple sur les cendres d'une fraternité assassinée.

Le silence n'était plus un vide, c'était une arme chargée. Et Lina Kovacs avait le doigt sur la détente. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle ne vit pas la paix, mais le reflet de l'acier chirurgical brillant sous une lumière qui ne s'éteindrait jamais. Elle s'endormit avec l'odeur du sang et de l'éther, une berceuse pour les monstres qu'ils étaient devenus.

Chapitre 6

Le premier sillon

L'air du bloc opératoire n'est pas de l'oxygène ; c'est un mélange saturé d'éther et de givre qui cristallise au fond des poumons. Dans cette crypte de verre et d'acier, le silence possède une masse. Il pèse sur les épaules de Lina comme une densité liquide, l'obligeant à cambrer l'échine pour ne pas s'effondrer. Dehors, l'hiver éternel de l'Europe centrale griffe les parois de métal du manoir Varga, un gémissement de structure torturée par le froid. Ici, sous les projecteurs, la chaleur est de plomb. Une lumière scialytique qui dissèque la peau, révélant la géographie de sa ruine.

Lina Kovacs s'approche du lavabo en inox. Le bruit de l'eau qui frappe le métal est un coup de feu. Elle frotte. Ses mains, autrefois les plus stables de Budapest, ont un tressaillement imperceptible qu'elle étouffe en pressant ses paumes l'une contre l'autre sous le jet brûlant. Elle ne regarde pas ses mains. Elle fixe le reflet de l'homme allongé sur la table d'opération, quelques mètres derrière elle, dans le miroir terni par la vapeur.

Soren Varga.

Il est étendu, le torse nu, une offrande de muscle et de cicatrices jetée sur l'autel de la science clandestine. Le drap chirurgical, d'un bleu stérile et froid, ne cache rien de la dévastation de son épaule gauche. La peau y est une topographie de haine : un entrelacs de chéloïdes boursoufflées et de cratères de chair brûlée.

Lina ferme le robinet. Le silence revient, tranchant. Elle sent le regard de Soren dans son dos. Un poids physique, comme une main invisible serrée autour de sa trachée. Elle enfle ses gants de latex. Le bruit du caoutchouc qui claque contre ses poignets

résonne comme une promesse.

Elle se retourne.

Soren ne dort pas. Il a refusé l'anesthésie générale avec un sourire qui n'était qu'une convulsion de lèvres meurtries. Il veut tout voir. Il veut sentir chaque millimètre de sa peau s'ouvrir sous les doigts de celle qu'il a brisée pour la posséder.

Elle s'approche. L'odeur de Soren monte vers elle : un mélange de savon à l'huile de cèdre et cette note métallique, ferreuse, qui émane de ses pores. Ses yeux, d'un bleu de glacier pollué, sont fixés sur le plafond, mais ses narines palpitent. Il traque l'odeur de sa peur.

— Le scalpel, ordonne-t-elle à voix basse, bien qu'elle soit seule avec lui.

Elle saisit l'instrument sur le plateau d'argent. Le manche en acier brossé est froid. Elle se penche sur lui. Sa proximité est une agression. Elle voit le tressaillement de la jugulaire, un battement irrégulier sous la peau fine. Le cœur de Soren cogne contre sa cage thoracique, un tambour de guerre sourd.

Lina pose sa main gauche sur la clavicule de l'homme. La chair est brûlante. Sous ses doigts, elle sent la structure osseuse, la puissance brute de cet homme qu'elle pourrait, d'un seul geste, priver de la parole ou de la vie. Une ivresse empoisonnée s'engouffre dans sa colonne vertébrale. Ce n'est pas de la peur. C'est la réalisation d'un pouvoir absolu.

— Vous ne m'avez pas endormi, Lina, murmure-t-il.

Sa voix est un râle de gravier, profonde, vibrant dans la cage thoracique qu'elle surplombe.

— La vérité est dans la douleur, répond-elle d'un ton clinique. Votre corps doit se souvenir de ce que je répare.

Lina appuie.

La peau résiste. Une tension superficielle qui hurle sous la pression du métal. Puis, le sillon s'ouvre. Un trait rouge parfait. Une précision millimétrique. La première perle de sang apparaît, sombre comme un rubis noir sous la lumière crue. Elle glisse lentement le long du cou de Soren, une larme de fer.

Lina retient son souffle. Ses pupilles se dilatent. Elle plonge plus profondément. Le scalpel traverse le derme, atteint les couches sous-cutanées. Elle sent la résistance des tissus, le grain de la chair. Soren laisse échapper un sifflement entre ses dents. Ses jointures blanchissent sur les bords de la table.

Elle déplace la lame avec une lenteur calculée. Elle veut qu'il sente chaque fibre se séparer. Elle veut qu'il comprenne que dans ce bloc opératoire, Dieu a changé de visage.

— Respirez, Soren. Si vous bloquez votre diaphragme, vous allez perdre connaissance. Et je veux que vous restiez avec moi.

Il émet un rire étouffé, un son sec comme un craquement d'os.

— Vous... vous aimez ça... Kovacs...

Elle ne répond pas. Le silence est son arme. Elle saisit la pince hémostatique pour plonger dans la plaie. Elle doit extraire un éclat de métal niché contre l'os, une scorie de son ancienne vie. Le bruit métallique du verrouillage de l'instrument dans la chair vive fait tressaillir Soren de tout son long. Ses abdominaux se dessinent violemment sous la peau pâle.

Elle retire l'éclat. Un morceau de fer noirci. Le *cling* contre la coupelle en inox est définitif.

Le sang de Soren macule ses gants. Il est chaud, poisseux. Elle ne l'essuie pas. Elle aime la sensation de cette vie étrangère qui se refroidit sur ses mains. Elle se rapproche, son visage à quelques centimètres du sien. Elle voit chaque pore de sa peau, les éclats d'or dans ses iris sombres.

Soren lève une main avec une lenteur de mourant. Il saisit le poignet de Lina. Ses doigts sont des serres d'acier. Il ne la repousse pas. Il la tire vers lui, forçant Lina à suspendre son geste. Le contact du latex contre sa peau nue est un choc thermique. Il ne dit rien, mais son pouce caresse l'intérieur de son poignet, là où le pouls de Lina bat à tout rompre.

Il compte ses battements. Il possède son agitation.

— Faites-le... bien... Lina, grogne-t-il. Si je dois porter votre marque... faites qu'elle soit... parfaite.

Lina dégage son poignet avec une brusquerie feinte. Son cœur cogne si fort qu'elle craint qu'il ne brise ses côtes.

— Taisez-vous. Vous n'êtes qu'une plaie ouverte.

Elle reprend l'aiguille. Elle commence la suture. Le geste est automatique, mais chaque fois que l'acier perce la peau, elle a l'impression de transpercer sa propre chair. Elle ne recoud pas seulement une blessure ; elle tisse un pacte de sang.

Elle termine le dernier point. Elle coupe le fil d'un geste sec. Le nœud est parfait. Une cicatrice de plus à sa collection.

Lina recule d'un pas, observant son travail. Soren respire lourdement, sa poitrine soulevée par des spasmes de douleur résiduelle. Il est brisé, ouvert, et pourtant il n'a jamais semblé aussi dangereux. Il pose ses doigts sur la suture fraîche, lisant le travail de Lina comme un aveugle lit le braille.

— On s'arrête là pour aujourd'hui, dit-elle, sa voix tremblant imperceptiblement.

Elle retire ses gants avec un bruit sec. Ses mains sont immaculées, mais elle sent le sang de Soren brûler sous sa peau. Elle sort de la lumière, laissant l'homme sur la table, seul avec sa douleur.

Elle ne veut plus s'enfuir. Elle veut s'enfoncer plus loin. Dans les tissus. Dans les nerfs. Dans l'âme de cet homme qui pensait l'avoir capturée, alors qu'il vient de lui offrir le trône le plus absolu qui soit : celui de son propre corps.

Elle franchit le seuil de la porte blindée. Le froid du couloir l'accueille. Lina Kovacs s'appuie contre le mur, les mains plaquées sur la pierre, cherchant à calmer le séisme qui ravage son corps. Elle sait ce qui vient de se passer. Elle n'est plus sa prisonnière. Elle est l'architecte de Soren Varga, et elle va construire sur ses ruines un empire dont elle seule possédera les plans.

Le premier sillon est tracé. Il n'y aura aucune cicatrisation possible pour ce qu'ils viennent de déclencher. Seule la mutilation, méthodique, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'autre que l'œuvre. Elle ferme les yeux, et dans l'obscurité, elle voit briller le scalpel comme une promesse de damnation. Elle ne sait plus si elle en a peur ou si elle en a faim.

Chapitre 7

Le fantôme de la chair

L'acier de la chambre de Soren Varga ne retient pas la chaleur ; il la dévore. Dans l'obscurité de ce bunker de velours noir, le seul repère visuel est le halo bleuté des moniteurs cardiaques. Un bip régulier, lancinant, scande l'agonie du silence. Dehors, l'hiver d'Europe centrale griffe les vitres blindées, un crissement de diamants sur le verre, mais ici, l'air est immobile, saturé d'une odeur d'ozone, de sueur acide et d'antiseptique.

Lina Kovacs se tient debout au bord du lit colossal. Ses doigts, d'ordinaire des instruments de précision à la stabilité de marbre, trahissent une secousse imperceptible au niveau des cuticules. Elle observe l'homme qui l'a arrachée à sa vie, désormais réduit à une topographie de souffrance. Soren est en proie à une poussée de fièvre noire, une réaction violente au greffon synthétique qu'elle a implanté douze heures plus tôt. La peau visible, celle qui n'est pas encore une mosaïque de cicatrices et de polymères, luit d'une sueur huileuse.

— Trente-neuf huit, murmure-t-elle.

Sa propre voix lui semble étrangère. Elle approche sa main de son front. Avant même le contact, elle sent la radiation ; Soren est un réacteur en fusion. Lorsqu'elle pose la paume sur sa tempe, une griffe de fer jaillit des draps et se referme sur son poignet. La pression est insensée. Elle entend presque le craquement des os du carpe sous la force brute du délire. Elle ne recule pas. Sa mâchoire se verrouille. La douleur remonte dans son bras, une décharge électrique qui lui rappelle sa condition : elle est la mécanicienne d'un dieu agonisant.

— Vous brûlez, Soren. Lâchez-moi.

Il ne lâche pas. Il l’attire vers lui, une traction irrésistible qui l’oblige à basculer sur le matelas. L’odeur de l’éther et de la bile l’envahit. C’est une proximité obscène.

— Elle arrive... murmure-t-il, la voix brisée. La glace... elle monte.

C’est le paradoxe de la fièvre extrême. Il brûle, mais son cerveau lui hurle qu’il gèle. Lina sait ce qu’elle doit faire. La pharmacopée a échoué ; les antibiotiques stagnent dans ses veines. Il reste la méthode archaïque, la seule capable de stabiliser un thermostat biologique en perdition : le transfert thermique.

Elle se dégage avec une brusquerie qui lui arrache un gémissement. Ses mains tremblent davantage maintenant, un battement d’ailes de papillon sous la peau de ses poignets. Elle retire sa blouse blanche, puis déboutonne sa chemise de soie noire. L’air froid de la chambre frappe son dos, mais elle glisse sous les draps de satin, là où la chaleur est une entité physique qui lui coupe le souffle.

Le contact initial est un choc. La peau de Soren est une surface abrasive, brûlante comme le métal laissé au soleil de midi. Comme un animal cherchant une source de fraîcheur dans le désert, il se roule vers elle, l’écrasant de son poids. Ses bras l’encerclent, une cage de chair et d’os. Lina est paralysée. Son cœur s’emballe, un galop de proie acculée contre les côtes du prédateur.

Elle se redresse légèrement, chevauchant ses hanches pour atteindre la plaie du cou. Elle saisit une pince, un tampon imbibé d’iode sombre. Elle est la couturière de cette chair en révolte. Elle appuie le tampon sur la suture enflammée. Soren lâche un grognement qui se transforme en un sifflement de douleur. Ses mains se referment sur les cuisses de Lina, labourant le tissu de son pantalon, ses ongles s’enfonçant dans la chair tendre. Elle ne recule pas. Elle appuie plus fort, savourant la netteté de sa propre cruauté clinique.

— Tu souffres ? demande-t-elle, ses yeux fixés sur la plaie avec une intensité dévorante. C’est le prix de ta peau, Soren. Chaque point est une dette que tu contractes envers moi.

Le regard de Soren se focalise enfin. La brume de la fièvre se dissipe sous le choc thermique. Il la fixe, une haine lucide remplaçant l’égarement. Ses mains sur ses hanches se déplacent, une revendication de propriété.

— Une dette ? articule-t-il. Tu oublies qui tient la chaîne, Lina. Tu n'es qu'une extension de mon scalpel.

Elle ne répond pas. Elle se laisse retomber contre lui, redevenant le réceptacle de sa fièvre. Le silence qui suit est lourd, épais comme du plomb fondu. On n’entend plus que le sifflement de leurs respirations synchronisées et le bourdonnement des machines. Lina sent l’humidité de la sueur de Soren s’infiltrer dans ses propres pores. C’est une communion forcée, une violation de son intégrité qu’elle n’a jamais cessé de désirer.

Elle est devenue l’architecte de sa peau, et maintenant, elle est le régulateur de son sang. Elle observe la ligne de sa mâchoire, la seule partie de son visage qui exprime encore une noblesse sauvage au milieu du désastre. Une migraine commence à poindre derrière ses yeux, un martèlement synchrone avec celui du patient. Elle absorbe son mal, centimètre par centimètre.

Soren s’apaise, mais son étreinte ne se relâche pas. Il enfonce son visage dans le creux de son épaule.

— Tu ne partiras pas, dit-il.

Ce n’est pas une question. C’est une sentence. Lina sent un frisson parcourir sa

colonne vertébrale. Elle fixe le plafond noir, les yeux grands ouverts dans le néant. Elle ne ressent aucune pitié, seulement une fascination morbide pour cette ruine qu'elle s'acharne à maintenir debout. Le moniteur émet un bip plus calme. Le spectre de la mort s'éloigne, mais l'ombre qui s'est installée entre eux ne fera que croître. Chaque respiration partagée est une suture de plus dans leur lien toxique.

Lina ferme les yeux, laissant la chaleur de Soren l'engloutir tout à fait. Elle sombre dans un sommeil qui n'aura rien d'un repos, mais tout d'une capitulation. Sous le scalpel invisible de la nuit, leurs cœurs ne battent plus que pour se venger l'un de l'autre, unis dans une étreinte que même la mort hésiterait désormais à briser.

Chapitre 8

Suture des âmes

L'acier de la table d'opération reflétait la lumière crue des scialytiques, transformant la pièce en un brasier blanc, froid, presque insoutenable. Dans cet aquarium stérile, le silence n'était pas un vide, mais une matière solide, une résine ambrée qui pesait sur les poumons de Lina. Elle pressa la pédale de la station de lavage. L'eau glacée heurta ses phalanges, un choc thermique nécessaire pour stabiliser le tressaillement de ses index. Elle frotta ses mains avec une ferveur religieuse, la brosse de chirurgie griffant sa peau jusqu'au sang, mêlant l'iode à ses propres cellules.

Soren était là, assis sur le bord de la table, le torse nu. La soie de sa chemise jetée au sol ressemblait à une flaque de sang noir. Le pansement qui barrait son visage et son cou était souillé, une tache d'exsudat jaunâtre perçant le coton. Il ne disait rien. Il se contentait de respirer. Un sifflement ténu s'échappait de sa gorge à chaque inspiration, le bruit d'un moteur brisé qui refuse de s'éteindre.

Lina coupa l'eau. Le silence revint, plus tranchant encore. Elle ne le regardait pas. Elle fixait le plateau d'instruments. Ses doigts glissèrent dans les gants de latex avec un claquement sec qui résonna contre les parois métalliques. Ce médiateur de polymère était son armure, une barrière de déshumanisation entre sa peur et sa proie.

— Approche, Kovacs.

La voix de Soren était un râle de cuir usé. Lina sentit une contraction violente au creux de son estomac. Elle s'avança. Chaque pas était une immersion dans un air saturé d'éther et de sa propre sueur froide. Lorsqu'elle fut à quelques centimètres, l'odeur changea. Ce n'était plus l'antiseptique. C'était lui. Tabac froid, métal et cette

charogne naissante sous les bandages. Elle leva la main. Ses muscles se verrouillèrent. Une paralysie nerveuse partit de son épaule jusqu'à ses ongles.

Soren inclina la tête. Ses yeux, deux orbes d'un bleu polaire, vides de toute chaleur, s'ancrèrent dans les siens. Il ne clignait pas. Il observait la micro-oscillation de ses gants bleus. Il se nourrissait de cette défaillance.

— Tes mains, Lina. Elles trahissent ce que ta bouche s'obstine à taire.

Elle ne répondit pas. Ses cordes vocales étaient des fils de fer barbelé noués dans sa gorge. Elle saisit le bord de l'adhésif et tira. Le tissu se détacha avec un bruit de succion écœurant. La plaie apparut. Un cratère de chair vive, de boursouflures violacées et de fils de suture déjà incarnés. La lame n'avait pas seulement coupé la peau ; elle avait cherché l'os.

Lina sentit ses pupilles se rétracter. La précision chirurgicale reprit le dessus, une armure de glace recouvrant ses nerfs. Elle nettoya les berges de la plaie.

— Tu es fascinée, n'est-ce pas ?

La main de Soren, large, aux jointures blanchies, se referma sur le poignet de Lina. La force de l'étreinte était démesurée. Le latex grinça contre sa peau. Ses côtes se serrèrent. L'air était devenu trop dense pour entrer. Il tira sur son poignet, l'obligeant à envahir son espace vital jusqu'à ce que leurs fronts se frôlent. Elle voyait chaque pore de sa peau saine, chaque fragment d'acier dans son regard. Son cœur battait contre ses côtes avec une violence désordonnée.

— Ne me regarde pas comme un dossier médical. Je veux que tu voies l'homme sous les ruines, Kovacs. Je veux que tu me regardes comme tu regardes ton destin : avec une terreur qui ressemble à de l'adoration.

Le silence tomba entre eux comme un bloc de béton. Lina sentait la fournaise émanant du torse de Soren. Sa main libre se posa sur l'épaule de l'homme, non pour le repousser, mais pour ne pas tomber. Ses doigts s'enfoncèrent dans le muscle dur.

— Tu n'es qu'un patient, Soren, parvint-elle à articuler.

— menteuse.

Il plaqua sa main à l'arrière de sa nuque. Ses doigts s'emmêlèrent dans ses cheveux, tirant vers le bas avec une brutalité calculée. La douleur irradiait sa colonne vertébrale. Leurs souffles se mêlèrent, une symphonie de gaz pressurisés. L'odeur du sang frais s'invita entre eux. C'était une invitation au meurtre.

— Pour régner, Lina, il faut d'abord accepter de se noyer dans le sang de celui qu'on veut soumettre. Regarde ce que tu as fait de moi.

La retenue explosa. Soren se leva d'un bond, l'entraînant avec lui, la projetant contre le chariot d'instruments. Le fracas unique de l'acier tombant sur le sol carrelé fut assourdissant, un carillon de fin du monde. Les pinces, les aiguilles et son scalpel fétiche se répandirent autour d'eux comme des confettis stériles.

Il l'écrasa contre le métal froid. Lina sentit le rebord de l'étagère s'enfoncer dans ses reins. La douleur était un ancrage. Elle attrapa les revers de sa chemise, déchirant le tissu pour ramener sa peau contre la sienne. Le contact du latex sur sa chair nue produisait une friction électrique. C'était une étreinte dépourvue de tendresse, une lutte de territoire. Soren enfouit son visage dans le creux de son cou, ses dents effleurant sa carotide. Lina ferma les yeux. Ses poumons brûlaient.

Sa main gantée remonta le long du dos de Soren, suivant la ligne des muscles tendus. Elle n'était plus la chirurgienne. Elle était la complice. Ses ongles, à travers le latex, cherchaient à marquer cette chair qu'elle devait réparer.

— Détruis-moi ou sauve-moi, Lina. Mais fais-le maintenant.

Elle sentit une larme de sueur couler le long de sa tempe. Ses mains ne tremblaient plus de peur, mais d'une impatience sauvage, une faim dévorant son éthique. Sous ses doigts, le pouls de Soren était rapide, erratique. Un animal blessé cherchant à mordre la main qui le soigne.

Il releva la tête, ses yeux brûlants fixés sur les siens. L'ombre de sa mutilation semblait s'étendre, obscurcissant la lumière blanche. Lina accepta le défi. Elle plongea ses mains dans ce gouffre, acceptant que la suture n'allait pas seulement fermer une plaie, mais lier leurs existences dans une agonie partagée.

L'éther, le cuir, le sang.

Elle ne savait plus où s'arrêtait la salle d'opération et où commençait leur enfer. Le métal était glacé, le corps de Soren était brûlant. Lina Kovacs sentit son contrôle s'évaporer. Elle ne sortirait jamais indemne de ce bloc. Elle resserra sa prise sur ses épaules, le tirant plus près encore, jusqu'à ce que la douleur de sa plaie ouverte se transmette à sa propre blouse. Le sang commença à imbiber le coton bleu pâle. Une tache pourpre s'étendant lentement, comme une fleur vénéneuse s'épanouissant dans la neige.

— Je te vois, Soren.

Le tremblement de ses mains s'arrêta. Elle était devenue le froid lui-même. Elle était l'acier. Elle était le fil. Et il était son œuvre, magnifique et brisée, à la merci de son prochain mouvement. Dans la lumière crue de l'hiver éternel, le bloc devint leur sanctuaire, un lieu où la morale n'avait plus de prise. Soren ferma les yeux une seconde. Lorsqu'il les rouvrit, l'éclat de folie y était plus vif encore. Il l'embrassa enfin, non comme on embrasse une amante, mais comme on dévore un ennemi avant

la bataille finale. Un goût de métal, d'iode et de désir désespéré.

La chute ne faisait que commencer.

Chapitre 9

Le masque de latex

Le plafonnier déversait une cascade de lumière blanche, si crue qu'elle semblait vouloir décaper les murs de leur vernis grisâtre pour n'en laisser que l'ossature de métal. Dans cette clarté de bloc opératoire, chaque particule de poussière en suspension devenait une impureté insupportable. Lina Kovacs fixa ses propres mains. Elles ne tremblaient pas encore. Sous la fine pellicule de latex bleu, ses doigts conservaient cette rigidité de précision qui faisait sa renommée à Budapest, avant que le monde ne se fige dans la glace et que Soren Varga ne décide de l'arracher à la vie civile pour l'enfermer dans son mausolée d'acier.

L'éther flottait en nappes lourdes, se mélangeant à l'odeur plus sourde du cuir de Russie qui émanait du fauteuil où Soren attendait. Il était assis, le torse nu, une montagne de muscles sculptés et de tissus cicatriciels que la lumière impitoyable ne parvenait pas à ennoblir. Sa peau, là où le feu ne l'avait pas dévorée, possédait l'éclat maladif de la porcelaine ancienne. Ailleurs, ce n'était qu'un relief tourmenté de boursouflures et de sillons, une géographie qu'elle était chargée de redessiner.

Soren ne parlait pas. Son silence possédait un poids physique, une pression atmosphérique qui faisait bourdonner les oreilles de Lina. Elle sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux, une goutte unique glissant lentement le long de sa colonne vertébrale, comme une minuscule trace de glace.

— La solution saline, ordonna-t-elle, sa voix n'étant qu'un murmure sec.

Elle ne s'adressait à personne d'autre qu'à elle-même, une litanie pour maintenir l'ancrage. Elle s'approcha de lui. À cette distance, elle percevait la chaleur qui

irradiait de son corps, une fournaise contenue sous une écorce endommagée. Le regard de Soren était fixé sur le mur opposé, mais elle sentait l'intensité de son attention sur chaque pore de sa peau. Il ne la regardait pas ; il la surveillait par les nerfs, par l'instinct.

Elle leva la main, tenant la pince avec une fermeté chirurgicale. Elle devait nettoyer la zone de la greffe, là où le derme neuf tentait de fusionner avec les restes calcinés de son épaule. Quand le métal froid toucha la chair vive, un tressaillement imperceptible parcourut l'échine de l'homme. Sa mâchoire se contracta, les tendons de son cou saillant comme des cordes de piano prêtes à rompre. Mais il ne produisit aucun son.

Lina posa son autre main sur l'épaule saine pour stabiliser son geste. Sous ses doigts, le muscle était dur comme de la roche, mais elle sentit le battement erratique de son cœur à travers la cage thoracique. Un rythme rapide, dément, qui trahissait la bête tapie sous le masque de marbre.

— Vous êtes tendu, dit-elle.

Le silence qui suivit fut si long qu'elle crut qu'il ne répondrait jamais. Elle continuait son travail, retirant chaque débris de nécrose avec une précision de métronome. La pince cliquetait doucement contre le plateau en inox.

— Le monde extérieur est en train de mourir, Lina, finit-il par lâcher. Sa voix était un râle de velours déchiré. La neige a atteint le premier étage des faubourgs. Plus personne ne circule. Plus personne ne cherche rien.

Lina ne cessa pas son mouvement, mais ses poumons se bloquèrent. L'air semblait s'être transformé en verre pilé. Il dressait des murs de glace autour d'elle, plus hauts que ceux de sa forteresse.

— Les gens sont tenaces, répondit-elle, ses yeux rivés sur la plaie qu'elle irriguait.

— L'espoir est une pathologie, rétorqua Soren. Une infection que vous devriez savoir traiter.

Il tourna lentement la tête vers elle. Le côté gauche de son visage, épargné par les flammes, était d'une beauté aristocratique, glaciale. Le côté droit n'était qu'un masque de cuir bouilli, où l'œil restait fixe, privé de paupière fonctionnelle, une pupille dilatée qui semblait lire au plus profond de sa trahison.

— J'ai trouvé quelque chose qui vous appartient, continua-t-il. Enfin, quelque chose qui essayait de s'approcher de ce qui vous appartient.

Il déposa un objet sur le plateau stérile, juste à côté du scalpel. Le tintement du métal contre le métal résonna comme un glas.

Lina baissa les yeux. Ses mains se changèrent en pierre. Sur le plateau, souillée par une goutte de solution saline, reposait une montre à gousset en argent. Le verre était brisé en une toile d'araignée complexe. Elle reconnut le monogramme gravé sur le revers : *M.V.*

Marek. Son mentor. Son seul lien avec le réseau qui devait l'exfiltrer.

Le sang se retira du visage de Lina avec une telle violence qu'elle fut prise de vertige. Sa vision se rétrécit, les bords du champ visuel s'obscurcissant comme une pellicule qui brûle. L'odeur de l'éther devint soudainement écœurante, envahissant ses sinus. Soren observa la réaction de la chirurgienne. Il pencha la tête, observant l'oscillation de sa carotide comme on étudie le mouvement d'un insecte sous une lame de verre. Il vit ses narines se pincer, sa poitrine se soulever dans un spasme silencieux. Ses conduits lacrymaux semblaient avoir été cautérisés ; ses yeux brûlaient, secs, incapables de produire la moindre humidité. Elle s'exprimait par une rigidité cadavérique.

— Il était très persévérant, reprit Soren d'un ton monocorde. Il a traversé trois barrages sous la tempête. Ses mains étaient tellement gelées qu'il n'a même pas senti la morsure du fer quand mes hommes l'ont arrêté.

Lina imaginait les mains de Marek — des mains de pianiste, précises, douces — brisées par le froid, puis par la violence. Le silence changea de nature. Il devint toxique. Un venin qui s'insinuait dans ses veines, transformant son sang en plomb fondu.

Soren se leva. Il était une ombre massive qui éclipsait la lumière du plafonnier. Il envahit son espace vital. Lina ne recula pas. Elle subissait cette stase de proie sous le regard du loup, les muscles de ses jambes ayant perdu toute volonté. Il leva une main — celle dont les doigts étaient partiellement soudés par les cicatrices — et effleura la joue de Lina. Le contact du latex contre sa peau était froid, mais la pression de ses doigts était celle d'un prédateur prenant possession de sa prise.

— Vous êtes seule, Lina, murmura-t-il contre son oreille. Il n'y a plus de Budapest. Il n'y a que ce bloc opératoire. Et il n'y a que moi. Je suis votre monde désormais. Votre seul patient. Votre seul maître.

Lina sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau affolé frappant contre les barreaux d'une cage trop étroite. La haine, d'une pureté absolue, germa dans le vide laissé par la perte. Ce n'était plus une haine réactive, chaude et désordonnée. C'était une haine froide. Médicale. Une haine qui s'étudiait sous un microscope.

Elle leva les yeux vers lui. Ses pupilles étaient deux fentes noires.

— Ma raison de ne pas mourir ? répéta-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement d'acier.

Elle tendit la main et saisit le scalpel sur le plateau. Le manche en métal strié s'ajusta parfaitement à la courbure de sa paume. Elle ne le menaça pas. Elle se contenta de le tenir entre eux, une frontière tranchante.

— Je vais vous reconstruire, Soren, dit-elle, chaque mot étant une incision. Je vais faire de vous un dieu de chair parfaite.

Elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace à une fraction de centimètre. L'odeur de l'adrénaline surie se mêlait à celle de l'antiseptique.

— Mais rappelez-vous une chose : pour reconstruire, il faut d'abord débrider. Il faut couper ce qui est mort. Et je suis la seule à décider ce qui, en vous, mérite de rester en vie.

Un éclair de surprise passa dans l'œil valide de Soren. Il ne craignait pas la lame. Il savourait la transformation. Il l'avait brisée pour mieux la forger à son image. Il avait tué Marek pour s'assurer que ses mains n'appartiendraient qu'à lui. Il posa sa main sur celle qui tenait le scalpel, pressant la pointe contre son propre sternum, juste au-dessus du cœur.

— Alors, commencez, docteur, dit-il avec un étirement de peau morte en guise de sourire. Montrez-moi la précision de votre haine.

Lina ne cilla pas. Elle sentit le métal s'enfoncer légèrement dans le derme de Soren, une goutte de sang sombre perlant à la pointe de la lame. Ce n'était pas un acte de soumission. C'était un pacte de sang scellé dans le froid d'un hiver sans fin.

Elle retira le scalpel, lentement, savourant la résistance de la peau. Elle se détourna pour reposer l'instrument. Ses mains ne tremblaient plus. Elles étaient d'une stabilité surnaturelle. Elle regarda de nouveau la montre de Marek sur le plateau. Elle ne la ramassa pas. Elle la laissa là, comme un déchet biologique, comme une partie

d'elle-même qu'elle venait d'amputer sans anesthésie.

— Allongez-vous, ordonna-t-elle. La séance n'est pas terminée.

Soren obéit avec une passivité de cadavre. Lina reprit ses instruments. Le silence revint, plus dense encore, saturé par la promesse de violences à venir, soigneusement déguisées en soins médicaux. Elle commença à découper les bords de la plaie. Elle ne pensait plus à la fuite. Elle pensait à la profondeur de l'incision. Elle pensait au pouvoir qu'elle tenait entre ses doigts : celui de créer un monstre si parfait que le monde entier finirait par le haïr autant qu'elle.

Dans cette haine, elle trouva enfin sa nouvelle raison d'exister. Elle plongea une compresse dans l'antiseptique. Le sifflement du liquide sur la plaie ouverte fut le seul son. Soren ne broncha pas, mais ses doigts se crispèrent sur les rebords de la table en acier, ses jointures devenant d'un blanc spectral.

— Vous avez tué la dernière personne qui savait qui j'étais, murmura-t-elle sans lever les yeux.

— J'ai tué la dernière personne qui vous empêchait de devenir ce que vous êtes vraiment, répondit-il.

Lina arrêta son geste. Elle leva les yeux et rencontra les siens. Dans ce duel, il n'y avait aucune place pour la pitié. Le masque de latex qu'elle portait n'était plus une protection. C'était devenu sa véritable peau. Sous la lumière stérile, elle commença à recoudre la plaie, chaque point de suture étant une promesse, chaque nœud étant un lien qu'elle serrait autour de son propre destin et de celui de l'homme qui l'avait détruite pour la posséder.

La nuit ne faisait que commencer. Elle sentit une accélération cardiaque qui n'avait rien à voir avec l'effroi. C'était l'ivresse du scalpel. Soren avait raison. Elle n'était plus

Lina Kovacs. Elle était l'architecte de sa peau, la maîtresse de son agonie.

Elle posa l'aiguille. Le silence retomba, définitif.

— Gardez la montre, Lina, dit Soren en se relevant avec une grâce de fauve blessé. C'est le prix de votre nouveau visage.

Il sortit, laissant la porte ouverte sur le couloir glacial. Lina resta seule sous la lumière blanche. Elle regarda ses mains, tachées du sang de Soren. Elle ne les lava pas. Elle resta là, immobile, écoutant le vent hurler dehors, alors qu'en elle, le premier plan de sa vengeance se dessinait avec la précision d'une coupe anatomique. Elle n'était plus une victime. Elle était la lame. Et la lame ne ressent rien d'autre que la nécessité de la coupe. Elle s'endormit plus tard, sa main serrée sur le manche de son scalpel, alors que le sang séché de son collègue marquait encore la soie de ses draps. La haine était une drogue bien plus puissante que l'éther. Elle venait d'en prendre une dose mortelle.

Chapitre 10

Architecte du châtiment

La lumière du plafonnier opératoire n'était pas une alliée. C'était une lame blanche, un couperet de photons qui tombait sur la table d'acier, dévorant les secrets de la chair. Dans cette pièce nichée au cœur du manoir, le froid du dehors s'insinuait malgré les systèmes de chauffage, une morsure invisible rappelant que l'Europe centrale ne pardonnait rien. L'air était une matière dense, saturée d'éther, d'ozone et de cet effluve métallique, ferreux, qui émane du sang frais lorsqu'il rencontre l'oxygène pur.

Lina Kovacs ajusta ses gants de latex. Le craquement du caoutchouc contre ses poignets résonna comme un coup de fouet. Ses mains ne tremblaient pas ; elles étaient deux instruments de précision déconnectés de son cœur qui, lui, cognait avec une régularité brutale contre ses côtes, un métronome sourd marquant le décompte de sa trahison. Un goût de cuivre envahit sa bouche, une amertume de bile et de métal qu'elle ne parvenait pas à ravalier.

Sur la table, Soren Varga n'était qu'un paysage de désolation, une cartographie de cicatrices et de brûlures. Le visage de l'homme qui faisait trembler les cartels était un champ de bataille cicatriciel où les chéloïdes se disputaient le terrain aux zones nécrosées. Ses yeux, d'un bleu d'hiver, étaient fixés sur le plafond, refusant l'anesthésie générale. Il voulait voir. Il voulait sentir le scalpel.

— Faites-moi redevenir un dieu, Kovacs, murmura-t-il.

Sa voix était une râpe contre du bois brûlé, un son qui arracha une vibration électrique à la nuque de Lina. Elle ne répondit pas. Le silence entre eux n'était pas l'absence de

bruit, mais une mélasse de cuir et d'iode, où chaque expiration de Soren semblait lui voler son propre oxygène. Elle s'approcha, le poids de son propre corps lui semblant soudain étranger, sa vision se rétrécissant sur la plaie jusqu'à l'hypoxie.

Elle saisit le marqueur dermatographique. La pointe violette courut sur la peau, traçant l'architecture d'un mensonge. Sous ses doigts, la mâchoire de Soren se crispa, un bloc de granit qui refusait de céder. Elle appuya un peu plus fort, un contact délibéré. Elle commença à inciser sous l'arcade sourcilière. Un filet de sang, d'un rouge presque noir sous les LED, perla le long de la tempe. Elle l'essuya d'une douceur de soie. Ses yeux rencontrèrent ceux de Soren. Il y avait dans ce regard dilaté le reflet d'un loup qui sent le fer du piège mordre son os, mais qui refuse encore de hurler.

Lina commença à sculpter.

Le scalpel mordait le derme avec une précision d'orfèvre. Elle souleva un lambeau de peau, exposant le fascia argenté. Elle ne reconstruisait pas Soren. Elle l'effaçait. Par des micro-incisions sur les muscles releveurs, par une tension accrue sur le ligament zygomatique, elle modifiait subtilement l'angle de son sourire futur. Chaque geste était un acte de sabotage enveloppé dans le luxe de la chirurgie de pointe. Elle utilisait des fils de suture en soie noire, dont la tension était calculée pour déformer imperceptiblement la structure du visage au fur et à mesure de la cicatrisation. Elle insufflait l'identité de Viktor, le frère détesté, dans les pores du tyran.

Elle passa à la mâchoire. Elle devait raboter légèrement l'os, une procédure brutale. Le bruit de la fraise chirurgicale, un sifflement aigu qui perçait les tympans, emplissait l'espace. Des éclats d'os, blancs comme de la neige sale, volèrent avant d'être aspirés. Soren agrippa les rebords de la table, ses jointures blanchirent jusqu'à paraître translucides. Une goutte de sueur roula de son front. Lina ne détourna pas les yeux.

Elle commença à poser les pansements, masquant son crime sous des couches de

coton blanc. Bientôt, il ne serait plus qu'une momie.

— Reposez-vous, Soren, chuchota-t-elle à son oreille. Quand vous vous réveillerez, vous ne vous reconnaîtrez plus.

Elle se détourna, jetant les instruments souillés dans le bac en inox. Le tintement du métal fut le point final.

Plus tard, le couloir s'étirait devant elle, une gorge de métal poli. Lina ne marchait pas ; elle dérivait. Ses doigts, débarrassés du latex, gardaient une vibration haute fréquence. Elle s'arrêta brusquement, les poumons brûlants. Elle poussa la porte de sa chambre et plongea ses mains dans l'eau bouillante pour décaper la sensation de la peau de Soren. Ses mains rougirent, mais elle ne recula pas.

Une présence sur le seuil la figea. Hanko.

— Le maître dort, dit le garde du corps. Sa voix était un râle dénué d'humanité.

Lina sentit ses muscles se figer, une paralysie descendant le long de sa colonne.

— La sédation est profonde, articula-t-elle, ses doigts se refermant sur le rebord du marbre.

— Vous tremblez, Docteur. Ce n'est pas la victoire que je vois dans vos yeux. C'est l'attente du châtime.

Il disparut dans l'ombre. Lina resta seule avec l'odeur de l'éther qui renaissait de ses propres pores.

L'insomnie vint la cueillir comme une main froide sur la nuque. Elle ne pouvait pas rester allongée ; la soie des draps lui paraissait abrasive. Elle retourna vers l'aile

médicale, traversant le manoir désert jusqu'à la chambre de Soren. L'obscurité bleutée était rythmée par le bip du moniteur cardiaque. Soren était étendu, le buste relevé, la tête enserrée dans un treillis de bandages blancs.

Lina s'approcha. Sa carotide sautait sous la peau fine. Elle tendit la main, effleurant le bandage au niveau de la tempe. La chaleur de la fièvre post-opératoire l'étouffa.

Soudain, la main de Soren jaillit du drap.

Ses doigts de fer se refermèrent sur le poignet de Lina avec une précision de prédateur. Ses yeux s'ouvrirent, brûlants d'une lucidité fiévreuse. Lina sentit l'os de son poignet craquer presque sous la pression. Elle fixa ce gouffre d'ambre.

— Pourquoi... êtes-vous là ? murmura Soren.

— La fièvre monte, parvint-elle à articuler, sa voix trahissant un spasme qui lui tordait la mâchoire.

Il tira doucement sur son bras, l'obligeant à se pencher sur lui. L'odeur de son haleine l'enveloppa.

— Vous mentez, Lina Kovacs. Vous êtes venue voir si le monstre a survécu à votre lame.

Il tourna lentement la tête vers le miroir qui faisait face au lit, celui qu'elle n'avait pas encore fait couvrir.

— Dites-moi, Lina... à quoi je ressemble ?

Le silence s'épaissit, une matière organique entre eux. Lina ajusta un pansement avec une force inutile, sentant le pouls de l'homme battre jusque dans ses propres

phalanges. Elle ne chercha plus à être mystérieuse pour lui, mais pour l'ombre qu'elle venait de créer.

— À l'homme que vous n'auriez jamais dû laisser vivre, répondit-elle.

Elle se saisit enfin du miroir de cristal et d'argent et le plaça devant lui. Elle commença à défaire les dernières bandes. Le visage de Soren apparut, une topographie de désastre où émergeait l'asymétrie arrogante de Viktor.

Soren fixa son reflet. Le sang déserta ses joues pour ne laisser qu'une pâleur de cadavre. Ses mains se levèrent comme deux automates brisés pour effleurer ce masque de haine. Quand il toucha la cicatrice déviée sous son œil, il eut un haut-le-cœur sonore.

— Ce n'est pas moi, murmura-t-il.

Sa main se referma brusquement, ses ongles s'enfonçant dans sa propre chair fragile. Un filet de sang rubis commença à perler. Lina posa ses mains sur les siennes, non pour le soulager, mais pour stabiliser son œuvre.

— C'est votre nouvelle vérité, Soren. L'image que le monde retiendra de vous.

Il la regarda. Il n'y avait plus de colère, seulement une vacuité qui aurait pu l'engloutir. Il lâcha le miroir, qui tomba sur le tapis de soie sans un bruit.

— Sortez, dit-il.

Lina recula, ramassant son plateau d'instruments. Le cliquetis du métal fut leur seul adieu. Elle sortit dans le couloir glacé, s'adossant au mur pour ne pas défaillir. Elle baissa les yeux sur ses gants. Le sang du monstre maculait le latex. Elle ne nettoya pas ses mains. Elle resta là, à respirer l'éther, savourant le goût de cendres et de

triomphe. Elle n'était plus la chirurgienne captive. Elle était l'architecte du châtement.

Le vent hurla à l'extérieur, étouffant les cris que Soren n'avait pas encore poussés. Elle attendait la fin du monde tel qu'ils le connaissaient. Elle attendait que le miroir finisse de le briser.

Chapitre 11

Le bal des monstres

L'air de la grande salle d'apparat n'était pas chauffé. Il était simplement recyclé, filtré par des conduits d'acier brossé qui recachaient une haleine sèche, dénuée de toute humidité. L'hiver éternel de la plaine de Pannonie frappait contre les vitres blindées, un assaut silencieux de flocons lourds comme du plomb, mais sous les lustres de cristal taillés comme des scalpels, seule régnait la tyrannie de la lumière crue.

Le froid mordit la peau nue des épaules de Lina Kovacs avant même qu'elle n'ait franchi le seuil. Elle ne frissonna pas. Le frisson était une défaite, un aveu de porosité. Elle se tint droite, la colonne vertébrale soudée par une rigidité qui n'avait rien de naturel. Autour de son cou, le collier de rubis et d'or blanc pesait plusieurs kilos. Les griffes d'orfèvrerie s'enfonçaient dans la chair tendre, juste au-dessus de sa clavicule, à chaque déglutition. Le rythme de son propre sang heurtait le métal froid.

Tum-tum. Tum-tum. Trop rapide. Trop fort.

À ses côtés, Soren Varga était une ombre de soie noire et de cuir. Il attendait que le silence dans la salle atteigne ce point de rupture où l'oxygène se raréfie. Lina fixa son profil. Sous la lumière impitoyable, son travail était exposé : chaque micro-suture, chaque ligne de tension dessinée dans la chair, chaque nerf épargné et chaque vaisseau cautérisé. La peau de la joue gauche de Soren était lisse, d'un blanc de marbre qui tranchait avec la texture brute du reste de son visage. C'était sa création. Son péché.

Le bras de Soren se plia. Sous ses doigts, Lina perçut la dureté du muscle et le tressaillement de l'homme qui lutte contre une douleur sourde. Sa convalescence n'était qu'un mensonge élégamment drapé.

— Ne les regarde pas dans les yeux, murmura Soren. Sa voix était un râle de papier de verre. Regarde-les comme si tu cherchais l'endroit précis où enfoncer la lame.

Lina ne répondit pas. Sa langue était sèche, imprégnée d'un arrière-goût d'éther. Elle serra davantage son bras. Les portes s'ouvrirent. Le fracas des battants de bronze contre la pierre résonna comme un coup de feu. Dans la salle, le brouhaha des conversations se brisa net. Une centaine de visages se tournèrent vers eux. Des uniformes rigides, des parures tranchantes comme des rasoirs, tous figés dans une paralysie synchrone. L'odeur frappa Lina : un mélange de parfums hors de prix et de cette sueur froide qui émane de ceux qui craignent pour leur vie.

Ils entamèrent la descente des marches de marbre noir. Chaque pas était calculé. Lina percevait les regards glisser sur elle non pas comme on admire une femme, mais comme on examine un instrument chirurgical particulièrement dangereux. Elle n'était plus la chirurgienne déchue ; elle était l'architecte du monstre. Soren imposait son rythme au monde, transformant la raideur de sa jambe en une majesté terrifiante.

Une goutte de sueur traça une ligne de givre le long de la colonne vertébrale de Lina. Sous son sternum, son cœur heurta ses côtes, un animal en cage cherchant la sortie. Au premier rang, le comte Volkov fit un pas en arrière, un mouvement instinctif, animal.

L'oppression dans sa poitrine se mua en une chaleur acide. Elle vit la paralysie de Volkov, vit la main d'une baronne trembler si fort que le champagne dessinait des ondes concentriques dans sa coupe. Ils étaient terrifiés. Et cette terreur convergeait vers l'homme dont elle tenait le bras. Lina ancrâ ses doigts dans le muscle de Soren, aspirant l'onde de choc qui émanait de lui comme on inhale un poison nécessaire.

Arrivés au bas des marches, le silence avait le poids du granit. Soren s'arrêta. Il dominait la salle, son visage reconstruit captant la lumière comme un masque de

tragédie grecque.

— Le bal peut commencer, dit-il.

L'orchestre attaqua une valse de Chostakovitch. Les notes étaient discordantes, agressives. Les couples se mouvaient avec des gestes saccadés, dépourvus de toute joie. Soren se tourna vers Lina. Ses yeux, d'un gris d'orage, fouillèrent les siens. Aucune tendresse, seulement une reconnaissance mutuelle de leur nature commune. Il posa sa main gantée sur sa taille. Le contact fut électrique. À travers la soie, la chaleur de sa paume semblait vouloir marquer sa peau à jamais.

— Tu apprécies le spectacle, n'est-ce pas, Docteur ? Son souffle sentait le clou de girofle et le métal.

Lina joignit ses mains derrière le cou de Soren, là où la naissance des cheveux rencontrait une cicatrice refermée au fil d'argent. Elle percevait la pulsation de l'artère carotide sous ses doigts. Elle avait le pouvoir de briser ce rythme d'un seul geste précis.

— Ils nous regardent comme s'ils attendaient que nous les dévorions, répondit-elle. Sa voix était basse, vibrante d'une excitation qu'elle ne cherchait plus à étouffer.

Ils commencèrent à danser. Ce n'était pas une valse, c'était un duel. Soren l'entraînait dans des mouvements brusques, la forçant à se cambrer. Chaque fois qu'il la serrait contre son torse rigide, Lina cherchait la collision. Les griffes du collier de rubis mordirent sa gorge. Le sang finit par perler, une minuscule goutte rouge qui glissa vers le creux de ses seins.

Soren s'arrêta net. La musique continua, mais les couples s'écartèrent, créant un no man's land de marbre. Il fixa la goutte de sang. Ses narines se dilatèrent. Il retira son gant de cuir d'un mouvement lent, presque obscène. Son pouce écrasa la goutte contre

sa peau, puis l'étala le long de sa clavicule comme on marque une bête de somme. La douleur était une brûlure froide, submergée par une vague d'adrénaline. Lina ne voyait plus les invités. Il n'y avait que la pression de ce pouce et cette certitude : elle aimait l'autorité qu'il lui conférait en la traitant comme sa propriété la plus précieuse.

Soren se pencha, ses lèvres frôlant la blessure qu'il venait d'étaler.

— Tu es magnifique quand tu réalises ce que tu es devenue.

Lina ferma les yeux. Elle revit son bloc opératoire, l'instant où elle avait choisi de ne pas le laisser mourir, pour voir jusqu'où elle pourrait le transformer. Elle l'avait recréé, et en retour, il l'effaçait pour dessiner une autre femme sur les ruines de la première. Elle rouvrit les yeux et croisa le regard d'une héritière figée par le dégoût. Lina lui adressa un sourire lent, un sourire de prédateur qui sait que la porte de la cage est ouverte. La jeune femme fut prise d'un spasme de tremblement.

Le pouvoir était un poison liquide, et Lina venait d'en boire sa première coupe.

Ils inspectèrent les rangs. Chaque pas sur le marbre résonnait comme un couperet. Devant le général Hoffmann, Soren s'arrêta. L'homme était livide, ses mains s'agitaient derrière son dos.

— Les rumeurs sont les métastases d'une organisation, coupa Lina d'une voix clinique. Si on ne les excise pas immédiatement, elles finissent par tuer l'hôte.

Soren tourna la tête vers elle, une lueur d'approbation cruelle dans le regard.

— Le docteur Kovacs sait exactement où couper pour que le patient ne hurle pas. Ou pour qu'il ne s'arrête jamais de hurler.

Ils s'éloignèrent, laissant le général dévasté. Lina ne voulait plus être aimée. Elle

voulait être crainte comme cet hiver éternel qui rongait les murs. Plus tard, isolée près du buffet, elle croisa la baronne Von Zale.

— On dirait que le collier va vous briser la nuque à tout moment, siffla la baronne.

Lina détailla les poches sous ses yeux, l'asymétrie de ses lèvres due à une injection ratée, le tremblement de sa main gauche.

— La fragilité est une illusion de surface, Baronne. Je vois les fils qui tiennent vos paupières. Le point de suture près de votre oreille s'enflamme. Dans trois jours, votre joue gauche va s'affaïsser.

La baronne porta la main à son oreille, son masque de supériorité volant en éclats. Elle s'enfuit. Lina sentit une présence dans son dos. Soren était revenu. Il saisit le collier de rubis, tirant légèrement, l'obligeant à lever le menton. Les griffes griffèrent de nouveau la peau.

— Viens. Il est temps de rentrer dans l'ombre.

La berline blindée les attendait dehors, exhalant un souffle de vapeur grise. Une fois à l'intérieur, Soren leva la vitre opaque. L'habitacle était saturé d'éther et de tabac froid.

— Tu as aimé ça, dit-il. Tes mains tremblent encore, Lina. Ce n'est pas le sacrifice que je vois là. C'est la faim.

Il se pencha. Le cuir de son manteau grinça.

— Tu es à moi parce que je suis le seul miroir qui ne te mentira jamais sur ce que tu es vraiment.

Lina sentit la solidité de son torse contre elle. Une syncope de désir rance et de volonté brute. Elle ne voulait pas le tuer ; elle voulait le démonter pour voir ce qu'il restait d'humain sous l'acier.

— Demain, ordonna-t-il, nous passerons à l'étape suivante. La greffe sur la tempe gauche. Je ne veux plus de cette asymétrie.

— Le tissu n'est pas prêt, répliqua-t-elle.

— Le temps est un luxe que je ne t'accorde plus. Tu me rendras mon visage, ou tu perdras le tien.

Ils atteignirent le manoir. Dans le bloc opératoire, sous la lumière crue des scialytiques, Lina retrouva sa froideur analytique. Elle enfila ses gants de latex. Le bruit du plastique contre ses poignets agit comme un signal de conditionnement. Elle posa ses doigts sur le visage de Soren.

— Tu te demandes si le scalpel pourrait trouver la carotide au lieu de la peau, murmura-t-il. Si tu pourrais me libérer de moi-même.

Soren saisit ses mains et la plaqua contre la table de métal froid. Il porta une des mains gantées de Lina à sa propre gorge, l'incitant à serrer.

— Demain. Ne me donne pas d'anesthésie. Je veux sentir chaque millimètre de ta lame. Je veux voir si ton bras tremblera quand tu m'ouvriras. Montre-moi que tu es capable de régner avec moi sur ce charnier.

L'air manqua à Lina. Elle ne serra pas la gorge. Ses doigts glissèrent sur sa cicatrice de poitrine, un relief de douleur qu'elle connaissait par cœur. Soren la relâcha et sortit.

Lina resta seule. Elle regarda ses mains, puis la table où les rubis brillaient comme

une flaque de sang frais. Elle se lava les mains frénétiquement. Dans le miroir, son visage était pâle, ses yeux fiévreux. Elle ne se reconnaissait plus. Elle aimait l'odeur de l'éther et le poids des chaînes. Elle serra le collier dans sa paume jusqu'à ce que les pierres lui entaillent la peau. Elle n'attendait plus que l'aube, prête à s'enfoncer dans les ténèbres où la douleur et la puissance fusionnent.

Dehors, la neige recouvrait tout d'un linceul chirurgical. Lina Kovacs était prête à opérer le monde. Le bal était terminé. La boucherie pouvait commencer.

Chapitre 12

L'hémorragie interne

Le givre griffait les vitres de l'aile Est avec une régularité de métronome, un crissement de diamant sur du cristal qui s'insinuait jusque dans la pulpe des doigts de Lina. Dans ce laboratoire de verre et d'acier, la lumière ne tombait pas ; elle frappait. Elle découpait chaque objet avec une violence clinique, transformant les flacons d'anesthésiques en bijoux froids et les scalpels en éclats d'étoiles mortes.

Lina Kovacs ne bougeait pas. Elle fixait la petite fiole de cobalt déposée sur le marbre de son plan de travail. Elle n'avait pas entendu Anton entrer. Les Varga ne marchaient pas ; ils glissaient dans l'ombre comme des prédateurs familiers du velours. Mais l'air s'était déplacé. Une odeur de tabac de luxe et de sapin gelé avait remplacé la morsure aseptisée de l'éther.

Sa main, d'ordinaire aussi stable qu'un laser, trahit une micro-oscillation. Un battement irrégulier dans l'index. Elle serra le poing jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans la paume, cherchant une douleur nette pour ancrer son esprit.

— Le dosage est précis, Lina. Une goutte dans la solution saline lors de la suture finale. Une embolie gazeuse indétectable. Le cœur de mon frère s'arrêtera comme une horloge fatiguée.

La voix d'Anton était un murmure de soie noire. Il se tenait derrière elle, assez près pour qu'elle sente la chaleur de son souffle sur la nuque. Lina ne répondit pas. Sa gorge était un canal de glace pilée. Elle voyait son propre reflet dans l'acier poli d'une curette : ses yeux étaient deux puits sombres, vides.

— Imagine, reprit Anton. Le retour dans les blocs opératoires de Vienne, la gloire, la lumière. Tu ne seras plus la chienne de garde ici. Tu seras celle qui a survécu.

Lina sentit une pulsation sourde dans sa tempe gauche. Un tambour de guerre. Ses poumons semblaient se réduire à la taille de deux noix sèches. L'oxygène manquait. Elle porta une main à son cou, effleurant le bord du col en soie de sa blouse. Dessous, la peau était brûlante.

Elle revit le visage de Soren. La topographie de tissus qu'elle avait commencé à redessiner. Chaque sillon, chaque cratère de chair brûlée qu'elle avait exploré du bout de ses gants en latex. Elle connaissait le relief de son agonie mieux que son propre corps. Sous son scalpel, Soren était une matière première, une argile sanglante qui lui appartenait.

Elle baissa les yeux vers la fiole de cobalt. Le bleu était d'une pureté obscène.

— Pourquoi maintenant ? parvint-elle enfin à articuler. Sa voix était rauque, une corde de violon trop tendue.

— Parce que demain, tu fermes la dernière plaie. Demain, il redevient le dieu qu'il pense être. Une fois réparé, tu deviendras un témoin encombrant. Il t'effacera, Lina. Comme on efface une erreur de calcul.

Le silence retomba, lourd, suffocant. On aurait pu entendre le sang circuler dans les veines d'Anton. Lina sentit un frisson électrique parcourir sa colonne vertébrale. Elle fit volte-face. Anton lui sourit, un mouvement de lèvres qui n'atteignit pas ses yeux d'un gris de pierre.

— Tu trembles, Docteur Kovacs.

Lina regarda ses mains. Elles étaient d'une rigidité de cadavre.

— Sortez, dit-elle.

— La fiole reste ici. Le choix t'appartient.

Il s'effaça dans l'obscurité du couloir sans un bruit de pas. Lina resta seule avec l'odeur du tabac et le bleu venimeux de la fiole. Son cœur frappait ses côtes avec une telle force qu'elle craignit de voir sa poitrine se fendre. Au loin, dans les profondeurs de la demeure, une porte claqua. Un son de métal contre métal qui résonna dans ses os. Soren arrivait. Elle le savait au changement de pression atmosphérique dans la pièce. L'air devenait plus dense, chargé de l'électricité statique qui précédait les orages.

Elle n'eut pas le temps de cacher la fiole. La double porte en chêne brûlé s'ouvrit avec une violence contrôlée.

Soren entra. Il ne portait pas sa chemise, seulement un pantalon de cuir noir. La moitié de son torse était un champ de bataille de greffes et de sutures, certaines encore fraîches, d'un rose violacé qui tranchait avec la pâleur cadavérique de sa peau. Son visage, masqué par une prothèse temporaire en polymère transparent, laissait deviner l'orbite vide et la mâchoire reconstruite.

Il s'arrêta au centre de la pièce. Ses yeux — l'un d'un bleu d'acier, l'autre voilé par une cicatrice — se fixèrent sur elle. Le silence qui s'installa entre eux n'était pas un vide, c'était une masse physique. Une pression sous-marine qui menaçait de broyer les tympanes. Elle ne baissa pas les yeux. Elle sentait la sueur perler entre ses omoplates.

Soren avança d'un pas. Le bruit de ses pieds nus sur le sol chirurgical était un reproche. Il s'arrêta devant le plan de travail, ses yeux dérivant lentement vers la fiole de cobalt. Lina sentit ses muscles se tétaniser. Ses genoux menacèrent de se dérober, mais elle verrouilla ses articulations. Elle était une statue de marbre dans un bloc

opératoire.

Soren tendit une main massive, dont les jointures étaient blanchies par la tension. Ses doigts, longs et calleux, frôlèrent le verre bleu. Il ne s'en saisit pas. Il se contenta de le caresser, comme on effleure la gorge d'une victime avant de l'égorger.

— Mon frère a toujours eu un goût médiocre pour les couleurs, murmura-t-il. Sa voix était un râle de moteur mal huilé.

Il tourna la tête vers elle, et malgré le masque de plastique, elle sentit le poids de son mépris. Il s'approcha encore, réduisant l'espace entre eux jusqu'à ce que Lina puisse sentir l'odeur de sa peau — un mélange de savon de Marseille, de sang séché et de cette chaleur animale, brute.

Il posa sa main sur la nuque de Lina. Ses doigts étaient brûlants. La pression était juste assez forte pour l'obliger à lever le menton, à offrir sa gorge à la lumière crue des projecteurs.

— Est-ce que tes mains vont hésiter, Lina ?

Elle ne pouvait pas répondre. Sa trachée semblait s'être refermée. Elle voyait, dans le reflet du masque de Soren, sa propre image : une femme aux cheveux tirés, au visage exsangue. Il descendit sa main le long de son cou, ses doigts s'attardant sur la carotide qui battait avec une violence désespérée. Il ne l'étranglait pas. Il mesurait l'affolement de ses artères. Il le dégustait.

— Demain, dit-il, son souffle balayant ses lèvres, tu finiras ton œuvre. Tu me rendras ma perfection. Ou tu me tueras.

Il amena la main de Lina au-dessus de la fiole de cobalt.

— Choisis ton instrument, Docteur. Le scalpel... ou le poison.

Il lâcha son poignet. Le silence reprit ses droits. Soren fit demi-tour et quitta la pièce. Lina s'appuya contre le marbre. Ses jambes flanchèrent enfin. Elle glissa au sol, son dos râpant contre les tiroirs en inox. Elle haletait, de courts gémissements secs s'échappant de ses lèvres. Ses mains étaient prises de spasmes incontrôlables. Elle les regarda comme si elles appartenaient à une étrangère.

Dans la pénombre de la pièce, la fiole de cobalt semblait pulser d'une lumière propre. Lina se releva avec une lenteur de somnambule. Elle s'approcha du lavabo, ouvrit le robinet d'eau chaude au maximum. La vapeur envahit l'espace, brouillant les miroirs. Elle plongea ses mains sous l'eau brûlante, jusqu'à ce que sa peau devienne rouge homard, jusqu'à ce que la douleur physique étouffe les battements désordonnés de son cœur.

Elle regarda la fiole une dernière fois. Elle la saisit. Ses doigts se refermèrent sur le verre froid. Elle la rangea dans la poche de sa blouse, juste à côté de son scalpel préféré.

Le lendemain, le froid de l'aube n'était pas une température, c'était une morsure. Lina entra dans le bloc opératoire. Ses articulations craquèrent. Le silence était si dense qu'elle pouvait entendre le bourdonnement électrique des lampes scialytiques. Sur le plateau d'inox, les instruments étaient alignés avec une géométrie maniaque.

La porte lourde pivota. Soren entra seul. Il portait une robe de chambre en soie noire. L'odeur de tabac froid et de cuir ancien le précéda. Il s'arrêta à deux mètres d'elle. Les pupilles de Soren étaient dilatées, deux puits d'ébène. Ses mains se levèrent lentement vers le col de son vêtement. La soie glissa sur ses épaules, s'affaissant sur le sol dans un murmure de tissu.

Il était nu jusqu'à la taille sous la lumière crue. Lina s'approcha. Sa main gantée de

latex s'éleva. Lorsqu'elle toucha la peau saine, juste au-dessus de la clavicule, elle sentit le muscle de Soren se contracter si violemment qu'il aurait pu briser de la pierre.

— Allongez-vous, dit-elle.

Sa voix était un scalpel. Soren obéit. La table d'opération grinça sous son poids. Lina régla la lampe. Le faisceau de lumière blanche tomba sur le visage défiguré. Elle prit la seringue de propofol. Elle posa la pointe de l'aiguille sur la veine saillante de son bras.

— Votre frère m'a rendu visite, murmura-t-elle.

Le corps de Soren se raidit. Ses doigts agrippèrent les rebords de la table. Elle n'injectait pas encore. Elle le tenait là, au bord du gouffre.

— Il m'a proposé un royaume, continua-t-elle, sa main caressant maintenant la joue intacte de Soren pendant que l'autre maintenait la seringue.

Soren ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Juste un râle sec. Lina injecta le produit. Elle observa la transformation. Les paupières de Soren luttèrent, ses cils battirent comme les ailes d'un insecte épinglé, puis le noir finit par l'emporter. Sa tête bascula sur le côté. Le monstre dormait.

Lina se tourna vers le plateau. Elle écarta le champ stérile. La fiole de poison brillait. Le silence dans le bloc devint organique. Lina sentit son sang battre dans ses tempes. Elle prit la fiole. Elle regarda Soren, ce corps massif et brisé qu'elle avait passé des mois à recoudre. Elle imaginait le poison se frayant un chemin dans les artères, éteignant les centres nerveux un à un.

Sa main s'arrêta à quelques millimètres de la tubulure. Ses doigts se serrèrent sur le

verre. Elle rangea la fiole dans la poche de sa blouse. Elle prit le scalpel n°10. Le manche était froid. Elle ne tuerait pas Soren Varga aujourd'hui. Elle posa la pointe de la lame sur le tissu cicatriciel de la joue.

Elle appuya.

Le premier filet de sang apparut, d'un rouge sombre. Elle le regarda couler le long de la peau. Le sang était chaud. Elle en ramassa une goutte sur son gant de latex, l'étalant lentement entre son pouce et son index. La texture était visqueuse.

Elle commença l'incision principale. La peau céda avec un bruit de parchemin déchiré. Elle plongea ses instruments dans la plaie, écartant les chairs. Pendant des heures, le bloc fut le théâtre d'un ballet macabre. Lina travaillait avec une frénésie froide. Elle ne sentait plus la fatigue, seulement cette excitation électrique chaque fois que sa lame frôlait une artère vitale.

Alors qu'elle s'apprêtait à poser les premiers points de suture, un pas feutré résonna derrière elle. L'odeur du cigare de luxe. Le frère.

— Est-ce fait ? demanda Anton.

Lina continua son point de suture. L'aiguille courbe entra dans la peau, tira le fil de soie, se noua avec une précision mathématique. Elle coupa le fil. Le bruit du métal contre la soie fut net. Elle se tourna enfin.

— Sortez, dit-elle.

— La fiole est vide ?

Lina plongea la main dans sa poche, sortit la fiole et la lança. Le verre vola à travers la pièce et s'écrasa aux pieds d'Anton. Le liquide se répandit sur le marbre.

— La prochaine fois que vous entrez dans mon bloc sans être invité, dit-elle, c'est vous que j'allongerai sur cette table.

Anton regarda la flaque au sol, puis le visage de Lina. Il ne dit pas un mot. Il recula et disparut dans le couloir. Lina se tourna de nouveau vers Soren. Il commençait à émerger de l'anesthésie. Ses yeux papillonnèrent. Sa main chercha aveuglément celle de Lina. Elle ne retira pas sa main. Elle laissa ses doigts gantés, encore tachés de sang, se faire broyer par la poigne du tyran qui s'éveillait.

— Je suis là, Soren, souffla-t-elle à son oreille.

Soren émit un râle. Il tourna lentement la tête vers elle. Le mouvement fut saccadé. Un bruit de papier de verre. Il essaya de parler. Un filet de salive mêlé de sang s'écoula au coin de sa bouche. Lina ne l'essuya pas. Elle regardait la goutte glisser.

— Qu'est-ce que... tu as fait ? finit-il par articuler.

— Je t'ai réparé.

Elle approcha son visage du sien. La poigne de Soren se resserra encore. Lina sentit une douleur aiguë irradier jusqu'à son coude. Ses doigts étaient en train de bleuir. Elle ne fit pas un geste pour se dégager.

— Ton frère est venu, murmura-t-elle. Il voulait que je glisse un peu d'ombre dans tes veines.

Le corps de Soren se figea. Il tenta de se redresser, ses bras tremblant comme des branches sous la tempête.

— Le miroir, ordonna-t-il.

Lina ramassa un plateau en inox poli. Elle le tint devant lui. Soren se vit. Le silence fut plus tranchant qu'une lame. Les pupilles de Soren se contractèrent. Sa poitrine se soulevait par saccades. Ses mains se levèrent, hésitantes, vers son visage, mais il ne l'effleura pas.

— Je suis un monstre, souffla-t-il.

— Tu es mon chef-d'œuvre.

Soren tourna la tête vers elle. Il l'attrapa par la nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux, la tirant violemment vers lui. Elle offrit son cou, sentant le souffle chaud de Soren contre sa peau.

— Tu m'as enchaîné à ce visage, cracha-t-il.

— Tu es exactement ce que tu mérites d'être, répliqua-t-elle.

La main de Soren descendit de sa nuque à sa gorge. Il ne serra pas. Mais elle sentait le poids de sa paume, la menace du pouce sur sa carotide. Le pouls de Lina battait contre la peau de Soren. Il relâcha sa prise. Ses bras retombèrent lourdement sur la table d'opération. Il était épuisé.

— Dehors, dit-il.

Lina ne bougea pas tout de suite. Elle ajusta sa blouse.

— Les infirmiers vont venir, dit-elle d'un ton clinique. Ne touche pas aux pansements.

Elle se détourna et marcha vers la porte double.

— Kovacs ?

Elle s'arrêta. Elle ne se retourna pas.

— Pourquoi ne pas avoir pris la fiole ?

Lina fixa son reflet flou dans l'acier de la porte.

— Parce qu'un monde sans toi serait trop silencieux, Soren. Et parce que je n'ai pas encore fini de te découper.

Elle poussa la porte. L'air froid du couloir s'engouffra. Elle se dirigea vers le lavabo, actionna la pédale d'eau glacée, et commença à se frotter les mains. Elle frotta jusqu'à ce que la peau soit rouge. Elle leva les yeux vers la fenêtre. La tempête faisait rage. Lina éteignit la lumière du couloir. Le silence reprit ses droits, lourd, définitif. Elle rangea le scalpel n°10. Le métal était froid, une extension de son propre index. Elle ferma les yeux, son rythme cardiaque parfaitement calme. Elle était prête. L'incision finale n'était plus qu'une question de millimètres.

Chapitre 13

La dernière incision

La lumière crue des scialytiques ne pardonnait rien. Elle tombait, verticale et brutale, sur le champ opératoire, transformant la peau de Soren Varga en un paysage de conductivité morte. À l'extérieur, le vent de l'hiver griffait les parois d'acier du manoir, un grésillement sourd qui se perdait dans le ronronnement régulier du respirateur.

Lina Kovacs sentit une goutte de sueur perler à la lisière de son bonnet de bloc. Elle ne l'essuya pas. Elle laissa le sel brûler son front, un rappel irritant de son propre métabolisme devant cet autel de chair. Ses doigts, emprisonnés dans le latex poudré, ne vibraient pas encore. Mais sous sa poitrine, son cœur frappait les côtes avec l'irrégularité d'un moteur mal lubrifié.

Soren était là, étendu, sa puissance habituelle réduite à l'inertie d'une carcasse de marbre. Les projecteurs révélaient chaque pore, chaque grain de peau comme une topographie industrielle. Il refusait le sommeil total ; ses yeux, fixés sur le plafond de métal brossé, étaient deux abîmes sombres où dérivait des impulsions synaptiques résiduelles. Il voulait voir la lame. Il voulait sentir le métal de celle qui détenait son redémarrage.

L'odeur était un mélange écœurant de bétadine, d'ozone et de l'arôme persistant du cuir de ses bottes, abandonnées au pied de la table.

— Le scalpel, numéro 15.

Sa propre voix lui parut étrangère, une note métallique qui s'entrechoquait contre les

parois de verre de la salle. L'infirmière muette, une silhouette de porcelaine dont le visage restait masqué, déposa l'instrument dans sa paume. Le contact de l'acier provoqua un micro-choc thermique.

Lina se pencha sur le visage de Soren. La cicatrice qui lui barrait la joue droite était un cratère boursoufflé, une insulte à la précision chirurgicale. Elle commença l'incision initiale. Le derme céda avec un bruit de soie déchirée. Une perle de sang, noire sous cette lumière artificielle, s'écoula lentement le long de sa mâchoire.

Elle ne regarda pas ses yeux, mais elle sentit le corps de Soren se tendre sous les draps stériles. Le muscle de sa jambe eut un tressaillement brusque, une décharge électrique qui fit vibrer la table d'opération. La paralysie de Lina fut immédiate : elle garda la pointe de la lame enfoncée de deux millimètres dans la chair vive, le souffle court, les narines dilatées par l'odeur du fer qui s'échappait de la plaie.

L'idée de la mort ne faisait plus ciller ses paupières. Mais l'image de ses propres mains, capables de recâbler une souffrance éternelle, la forçait à ignorer son propre reflet dans l'innox des plateaux. Elle aurait pu enfoncer le tranchant. Un geste sec vers la carotide. Le sang giclerait sur son tablier de plastique, une fontaine chaude qui marquerait la fin du court-circuit. Elle imagina le poids de la tête de Soren s'affaissant, le système s'éteignant définitivement dans ses pupilles de prédateur.

Ses doigts se resserrèrent sur le manche moleté. Sa main commença à osciller, une vibration presque imperceptible mais catastrophique pour une chirurgienne de son rang. Elle ferma les yeux une seconde. Le souvenir de la première fois où il l'avait touchée lui revint comme une brûlure d'acide. Elle rouvrit les yeux. Soren la fixait. Il n'y avait aucune supplication dans son regard. Seulement une attente féroce. Une provocation mécanique.

Lina dévia sa trajectoire.

Elle écarta les tissus avec les écarteurs de Farabeuf. Le bruit du métal contre les fibres musculaires était le seul dialogue qu'ils partageaient. Elle atteignit le faisceau du nerf trijumeau, ce réseau délicat qui commandait la sensibilité de la moitié du visage. Sa main devint une extension de sa volonté glacée. Elle ne reconstruisait pas seulement l'esthétique ; elle redessinait la neurologie de son bourreau.

Avec une précision millimétrée, elle dénuda la gaine de myéline. Elle dégagea le rameau mandibulaire, le séparant des adhérences, mais au lieu de le libérer totalement, elle créa une bride. Un ancrage de titane et de soie, une suture imperceptible qui lierait chaque expression de Soren, chaque rictus de colère ou de plaisir, à une décharge de douleur latente que seule elle pourrait apaiser par des interventions régulières.

Elle sentit l'accélération du rythme cardiaque de Soren sur le moniteur.

Bip-bip-bip. Une cavalcade de panique mécanique. Il sentait qu'elle ne suivait plus le protocole. Son corps captait l'anomalie. Ses doigts griffèrent le rebord de la table, les jointures blanchies, le cuir de ses gants de protection craquant sous la force.

Le silence dans la pièce devint une masse physique, un bloc de tension qui les écrasait tous les deux. Lina était en apnée, suspendue au-dessus de l'abîme qu'elle creusait. Elle posa la pince hémostatique. La canule d'aspiration ronronnait comme un chat satisfait.

— Ne bougez pas, murmura-t-elle, si bas que le son sembla sortir de ses propres entrailles.

Elle s'approcha de son oreille, la zone non stérile. Elle sentit la chaleur qui émanait de son crâne, une fournaise sous la surface. L'odeur de Soren l'envahit, menaçant de lui faire perdre l'équilibre.

— Je suis en train de vous rendre votre visage, Soren. Mais je garde vos nerfs.

Elle vit la pupille de l'homme se dilater jusqu'à dévorer l'iris. Une convulsion parcourut sa mâchoire, un spasme de rage impuissante. Il voulait hurler, mais les muscles étaient saisis par la paralysie médicamenteuse qu'elle avait elle-même dosée. Elle était l'architecte du système dans ce périmètre de deux mètres carrés.

Elle reprit le porte-aiguille. La suture commença. Un point, deux points. La soie noire passait à travers la peau avec une fluidité obscène. Elle fermait le piège. À chaque passage de l'aiguille, elle sentait le tressaillement du muscle sous ses doigts, une réponse viscérale à son invasion. Ce n'était plus de la chirurgie, c'était une scarification rituelle, un pacte scellé dans le derme.

La sueur coulait maintenant librement sur son visage. Sa vue se brouilla un instant. Le blanc de la salle devint aveuglant, une neige électrique qui menaçait de l'emporter. Elle se mordit la lèvre jusqu'au sang pour revenir à la réalité de la chair.

Soren ne la lâchait pas du regard. C'était un duel d'immobilité. Il était la proie attachée, elle était le prédateur avec le scalpel, et pourtant, elle sentait les fils invisibles de sa domination à lui s'enrouler autour de ses chevilles.

Elle coupa le dernier fil.

La plaie était une ligne parfaite, une couture de haute couture sur un corps de tyran. Mais en dessous, le câblage était vicié. Elle avait instillé un poison structurel, une dépendance organique. Il aurait besoin d'elle. Pas pour son génie, pas pour sa beauté, mais pour ne pas sombrer dans l'agonie que ce nerf bridé lui infligerait dès qu'elle s'éloignerait trop longtemps.

Lina recula d'un pas. Elle déposa le porte-aiguille sur le plateau d'innox. Le tintement métallique résonna comme un coup de glas dans le silence de la pièce. Elle ôta ses gants d'un geste sec. Ses mains étaient rouges de la pression qu'elle avait exercée sur

ses propres instruments. Elles vibraient maintenant, une fréquence frénétique qu'elle tenta de cacher en les enfonçant dans ses poches.

Soren ferma les yeux. La tension ne quitta pas son corps, elle se déplaça, se logea dans les plis de ses paupières. Il savait.

Elle se pencha une dernière fois sur lui, son visage si près du sien qu'elle pouvait sentir le souffle court et saccadé qui s'échappait de ses narines.

— C'est terminé, Soren. Vous êtes parfait.

Le mensonge était une impulsion électrique empoisonnée. Elle vit une veine battre furieusement sur sa tempe. Il était une bête en cage, et elle venait de devenir la gardienne des clés, tout en s'enchaînant elle-même à la grille.

Elle se détourna, marchant vers le lavabo. Le bruit de ses sabots de bloc sur le sol de résine était le seul décompte de sa chute. Elle ouvrit le robinet d'eau glacée et y plongea ses mains. Elle regarda son reflet dans le miroir de métal brossé : ses yeux étaient deux trous noirs, vides de toute la moralité qu'elle avait laissée à l'entrée de ce manoir. Elle n'était plus la chirurgienne d'élite de Budapest. Elle était l'architecte d'un monstre, et elle venait de signer son propre couronnement.

Dans le bloc, le respirateur continua son cycle monotone. *Inspir. Expir.* Un rythme qui appartenait désormais autant à elle qu'à lui. La dépendance venait de prendre corps dans le silence saturé d'éther.

Lina sortit de la salle d'opération. Dans le couloir, l'air était chargé de l'odeur du feu de bois et de l'ozone. Elle s'arrêta devant une fenêtre haute. Dehors, la tempête faisait rage, effaçant les limites entre le ciel et la terre. Tout était blanc, d'un blanc chirurgical. Elle posa son front contre la vitre glacée. Le choc thermique lui fit fermer les yeux.

Elle se demanda combien de temps avant qu'il ne puisse bouger. Avant qu'il ne vienne chercher des comptes sur ce qu'il ressentait déjà comme une trahison nichée au cœur de sa chair. Ses mains se crispèrent sur le rebord de pierre. Le tremblement ne s'arrêtait pas. Elle n'avait plus peur de la mort, mais de ce qu'elle était devenue pour y échapper : une sculptrice de nerfs.

Un pas lourd, mesuré, résonna derrière elle. La garde rapprochée de Soren. Elle ne bougea pas.

— Docteur Kovacs.

— Il dort, répondit-elle sans se retourner. La douleur sera sa seule compagne pendant les douze prochaines heures.

Elle mentait. La douleur serait une présence permanente. Et elle seule posséderait l'antidote. Elle sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Ce n'était pas le froid. C'était l'anticipation. Elle avait mutilé son bourreau sans qu'il ne s'en rende compte, le liant à elle par une chaîne organique.

Lina s'éloigna, s'enfonçant dans les ténèbres du couloir. Elle marchait vers ses propres appartements, une cellule de luxe où elle attendrait l'inévitable cri de Soren Varga quand il s'éveillerait à sa nouvelle réalité. Le cri qui ne serait qu'un appel pour elle.

Elle sourit dans l'ombre, un mouvement qui lui fit mal au visage. La partie 1 était terminée. Le jeu, lui, ne faisait que commencer.

Dans sa chambre, Lina se déshabilla avec une lenteur rituelle. Sa peau était marbrée par le froid permanent de l'aile médicale. Sous la douche brûlante, elle prit une brosse chirurgicale aux poils rigides et commença à frotter ses bras. Elle frottait pour arracher l'odeur de Soren, cette fragrance de cuir et de tabac froid. Elle frota jusqu'à

ce que sa peau devienne d'un rouge colérique, jusqu'à ce que les premières gouttes de sang perle à la surface de ses avant-bras. Ce n'était pas assez. Rien ne serait jamais assez pour effacer la sensation de cette dernière suture.

Elle s'assit sur le bord du lit, draps de lin gris froids comme un linceul. Elle ne s'allongea pas. Elle attendait.

Le signal arriva. Un murmure électronique sur sa table de chevet. Le moniteur cardiaque de Soren. Le rythme s'accélérait. 120 battements par minute. Il remontait à la surface de la conscience.

Lina enfila une robe de laine anthracite, une armure de tissu qui ne laissait rien paraître de sa vulnérabilité. Elle quitta ses appartements. Les gardes s'écartaient sur son passage comme on s'écarte devant un prédateur dont on ignore encore la dangerosité.

Lorsqu'elle poussa la porte de l'unité de soins, l'odeur de l'ozone la frappa. La pièce était plongée dans une pénombre bleutée. Au centre, sur le lit articulé, Soren Varga luttait. Ses mains, entravées par des sangles de cuir, se contractaient, les tendons saillants comme des cordes de piano prêtes à rompre. Ses mâchoires étaient si serrées qu'elle entendit le grincement de ses dents.

Elle s'approcha. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur la résine.

— Soren.

L'homme se figea. Ses yeux s'ouvrirent, iris d'orage injectés de sang. Il n'y avait pas de soulagement, seulement une haine lucide, une faim primitive. Il tenta de parler, mais seul un râle animal s'échappa de sa gorge irritée.

— Ne forcez pas, murmura-t-elle.

Soren projeta son corps en avant malgré ses liens. Le mouvement fut si violent que le lit grinça. Il était à quelques centimètres de son visage. Elle sentit la chaleur brûlante, l'odeur de la sueur et du sang qui perçait à travers les antiseptiques. Ses yeux fouillaient les siens. Il le savait déjà. Le corps ne ment jamais. Il sentait cette nouvelle géographie nerveuse, ce point de rupture qu'elle avait installé en lui.

— Qu'est-ce... que... tu... as... fait ?

Les mots sortirent dans un souffle d'épines. Lina prit un coton imbibé d'eau glacée et, avec une douceur qui était la pire des cruautés, humecta ses lèvres gercées.

— Je vous ai reconstruit, Soren. J'ai dû ajuster certains circuits pour que la douleur du passé ne revienne pas vous hanter.

Elle vit le moment précis où la première vague de la dépendance neurologique le frappa. Ses yeux se révoltèrent. Un spasme parcourut son torse. Ce n'était pas une douleur ordinaire, mais un court-circuit synaptique, une annihilation sensorielle que seul le cerveau peut générer quand il est privé d'un signal vital.

— Lina...

Ce n'était plus un ordre, mais un cri de naufragé. Elle posa sa main nue sur son front brûlant.

— Je suis là.

Elle injecta le liquide ambré dans la perfusion. L'effet fut instantané. Le corps de Soren se détendit avec la soudaineté d'une marionnette dont on coupe les fils.

— Vous m'avez brisée pour que je vous répare, dit-elle. Vous vouliez un architecte.

Vous avez eu une sculptrice. Mais la pierre ne peut pas se passer de la main qui la façonne.

Soren rouvrit les yeux après quelques minutes. Il la regarda comme on regarde le bourreau, mais aussi comme l'unique source de lumière.

— Tu ne sortiras jamais... d'ici...

Lina sourit, ses yeux restant deux orbes de verre froid.

— Je sais. Mais vous non plus, Soren. Vous ne sortirez plus jamais de moi.

Elle effleura la cicatrice fraîche. Il tressaillit, un mélange de dégoût et de besoin si intense que l'air vibra.

— Nous sommes scellés. Peau contre peau. Nerf contre nerf.

Elle sentit son pouls s'emballer sous ses doigts. Pas de peur, pas de désir, mais une fusion toxique qui les consumait tous les deux. Elle était la gardienne de sa douleur, la reine d'un royaume de cicatrices. Elle s'assit, ses genoux touchant le métal du lit, et posa la main de Soren sur son propre cou, là où son cœur battait avec une régularité de métronome.

— Sentez-vous cela, Soren ? C'est le rythme de votre vie. C'est moi qui le donne.

Il serra les doigts sur sa gorge, non pour l'étrangler, mais pour s'ancrer, pour ne pas sombrer dans l'abîme qu'elle avait creusé. Elle soutint son regard, savourant le poids physique de son agonie. Le chapitre de sa vie de victime s'était refermé. Celui de sa propre tyrannie commençait, dans le sang et la soie.

Chapitre 14

Le miroir brisé

La lumière crue des scialytiques, d'un blanc de craie, ne pardonnait rien. Elle frappait les murs en acier brossé du bloc opératoire privé, transformant la pièce en une boîte de Pandore aseptisée où l'air lui-même semblait avoir été filtré jusqu'à l'agonie. Lina Kovacs se tenait dans l'angle mort, les bras croisés sous sa blouse de soie noire, les doigts s'enfonçant si fort dans ses propres avant-bras que ses ongles laissaient des croissants de lune rouges sur sa peau pâle. Son cœur frappait contre ses côtes, un tambour de guerre sourd qui résonnait jusque dans ses tempes.

Au centre, Soren Varga était assis sur le bord de la table d'opération en cuir noir. Il ne bougeait pas. Une carcasse de muscles en sursis enveloppée de bandages immaculés. Le silence entre eux n'était pas un vide ; c'était une masse de plomb, une pression atmosphérique qui menaçait de faire éclater les tympanes. L'odeur de l'antiseptique se mêlait aux effluves de tabac froid et de chêne brûlé qui émanaient de sa robe de chambre en velours, une relique de sa puissance déchue.

— Enlevez-les, Lina.

Sa voix était un râle de verre pilé. Un frisson électrique parcourut l'échine de la chirurgienne. Elle s'avança, ses pas étouffés par le sol en résine époxy. Ses mains, d'ordinaire si stables qu'elles auraient pu opérer sur un fil de rasoir, furent prises d'un tremblement imperceptible. Elle dut serrer les poings un instant pour reprendre le contrôle de ses articulations. Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait percevoir sa chaleur corporelle comme une hyperthermie maligne. Ses doigts gantés de latex fin effleurèrent la première épingle. Le chant du métal contre le derme fut une déflagration dans le silence.

Lina commença à dérouler la bande. Tour après tour. Le bruissement de la gaze contre la gaze. Un son sec. Sous le tissu, l'architecture de chair et de sutures qu'elle avait elle-même dessinée durant des nuits blanches commençait à se dévoiler. Dernière couche. La gaze était légèrement tachée d'un jaune séreux à l'endroit où la greffe était la plus délicate. Lina retint son souffle. Ses poumons brûlaient. Elle n'avait pas peur de sa mort, elle l'avait acceptée ; elle avait peur de l'imperfection.

Le tissu tomba sur le sol.

Soren resta immobile. La lumière chirurgicale se refléta sur sa nouvelle peau. Elle était d'un blanc presque translucide, tendue sur les os de ses pommettes avec une précision surnaturelle. Elle l'avait sculpté, mais c'était une beauté vénéneuse. À la commissure de ses lèvres, une ligne de faille qu'elle avait volontairement laissée tirait légèrement le muscle vers le bas. Une expression de mépris permanent. Une marque de fabrique qu'aucun autre chirurgien ne pourrait jamais effacer sans détruire l'ensemble.

Il se leva. Le mouvement fut lent, prédateur. Il se dirigea vers le miroir en pied, un cadre baroque en argent noirci. Soren s'arrêta devant son propre reflet. Il pencha la tête. Ses longs doigts d'aristocrate déchu s'élevèrent vers son visage, planant à quelques millimètres, craignant que cette perfection ne s'évapore. Puis, il essaya de sourire. Ses muscles obéirent, mais la traction fut inégale. Une douleur fulgurante dut traverser ses terminaisons nerveuses. Sa main se referma sur le rebord du lavabo en porcelaine. La céramique craqua.

— Qu'est-ce que tu as fait ? murmura-t-il.

L'acier vibra. Sa main s'était écrasée contre la paroi, à quelques millimètres de sa tempe. Une détonation sourde dans le silence aseptisé. Il était si près qu'elle pouvait voir les pores de sa nouvelle peau. Ses iris avaient la couleur de l'acier trempé dans

l'acide.

— Ce muscle... ici, gronda-t-il. Il ne répond pas. Mon visage est une prison.

— C'est une œuvre d'art, rétorqua-t-elle, le menton levé. Tu voulais être un dieu, Soren. Les dieux ne rient pas. J'ai simplement stabilisé ton expression pour l'éternité.

— Tu m'as mutilé une seconde fois. Tu m'as enchaîné à ta propre main.

Il saisit le poignet de Lina. Ses doigts de fer broyèrent la peau fine. Elle ne cria pas. Elle regarda ses veines à lui, gonflées par la colère. La douleur était une ancre.

— Je ne peux plus fermer l'œil gauche complètement. Et cette tension... derrière l'oreille. C'est toi. C'est ta signature.

— Si je n'avais pas fait ça, ta joue se serait effondrée dans six mois.

Elle mentait. Elle avait détourné le nerf facial, créant un court-circuit anatomique que seule elle savait manipuler. Soren la lâcha brusquement. Il retourna vers le miroir. Il ne cherchait plus l'homme qu'il avait été. Il scrutait la créature qu'elle avait engendrée.

— Tu penses m'avoir vaincu, dit-il sans se retourner. Tu penses que parce que tu tiens les rênes de mes expressions, tu possèdes mon âme.

Il se mit à rire. Un rire sec, sans joie, qui fit tressaillir la cicatrice de sa lèvre. Il se tourna vers elle, et pour la première fois, Lina vit la paralysie s'emparer de son propre corps. Il prit son visage entre ses paumes. Le contact était glacial.

— Tu as raison, Lina. Je suis dépendant de toi. Chaque mot que je prononce est désormais un hommage à ta cruauté. Mais sache ceci : si je suis ton esclave

anatomique, tu es ma prisonnière biologique. Tu passeras le reste de ta vie à ajuster ma peau, à recoudre mes failles, à entretenir ce monument de haine que tu as érigé.

Lina ne demanda pas la permission. Elle cueillit son bras comme on saisit une pièce anatomique sur un marbre de dissection. Elle n'injectait pas qu'un sédatif ; elle infusait sa propre volonté dans son système veineux. L'aiguille brilla, minuscule trahison de platine. Sous le latex, elle sentit le tressaillement de ses tendons. Le piston descendit. Lent. Inéluctable. Soren ne luttait pas. Il la regardait l'empoisonner avec une sorte de gratitude dévastée.

— Prépare tes instruments pour demain soir, Kovacs, souffla-t-il avant que le produit ne l'emporte. Il y a une irritation au niveau de la tempe. Je veux que tu l'ouvres. Je veux te voir trembler encore.

La porte coulissa dans un sifflement pneumatique. Lina resta seule sous les scialytiques. Elle s'effondra contre la table d'opération, ses jambes cédant enfin. Elle regarda ses gants de latex, tachés de l'ombre de Soren. L'odeur de l'éther semblait plus forte, l'étouffant presque. Elle avait voulu marquer sa vengeance sur son visage de tyran. Mais en gravant sa haine dans sa chair, elle s'était cousue à lui.

Lina vit son propre reflet dans l'iris de Soren resté gravé sur sa rétine : elle n'était plus la captive, elle était l'architecte du chaos qui désormais battait sous sa peau. La cicatrice à la commissure des lèvres n'était pas une erreur de suture. C'était un ancrage.

Elle éteignit la lumière. L'obscurité l'enveloppa comme un linceul de velours. Elle ne voyait que cette lèvre tordue. Sa signature. Son enfer. Ses mains ne tremblaient plus. Elles étaient de glace. Elle sortit du bloc, ses pas résonnant dans le couloir de marbre comme les battements d'un cœur qui refuse de s'arrêter, même dans la mort.

L'hiver n'en finissait pas. Dans les ténèbres du manoir Varga, la chirurgie de l'âme

commençait sans anesthésie. Chaque pas confirmait ce qu'elle craignait le plus : elle n'avait jamais été aussi vivante que depuis qu'elle s'était perdue dans ses cicatrices. Lina Kovacs, la chirurgienne d'élite, comprit alors qu'elle n'était plus le médecin. Elle était le médicament. Et Soren Varga était une maladie qu'elle n'avait aucune intention de guérir tout à fait.

Chapitre 15

Souverains de l'hiver

Le givre rampait sur les vitres blindées du manoir d'acier, dessinant des fractures cristallines qui semblaient vouloir fendre le ciel d'encre. À l'extérieur, l'Europe centrale n'était plus qu'un charnier blanc, une étendue stérile où le vent hurlait le nom des disparus. À l'intérieur, l'air avait la densité de l'éther et le goût métallique des instruments que l'on vient de stériliser.

Lina Kovacs se tenait debout devant la baie vitrée du grand salon, ses talons aiguilles claquant sur le sol en obsidienne avec la régularité d'un monitoring cardiaque. Elle observait son propre reflet dans le verre sombre : une silhouette aux épaules rigides, sanglée dans une robe en soie sauvage dont la couleur évoquait le sang artériel séché. Ses mains étaient jointes devant elle. Sous la peau fine de ses phalanges, les tendons tressaillaient, un tic résiduel de ses heures passées à recoudre ce qui ne demandait qu'à mourir.

Elle entendit le froissement lourd du velours. Une odeur monta, étouffante : un mélange de baume cicatrisant, de cuir de Russie et cette pointe d'ozone qui précède les orages. Soren était là. Elle ne se retourna pas, sentant le poids de son regard sur sa nuque, une brûlure froide qui lui hérissait le duvet des bras. Le silence avait la pression hydrostatique des grands fonds ; il menaçait de faire implorer leurs tympanes.

— Le convoi de la frontière a été intercepté, dit une voix qui semblait sortir d'une gorge broyée.

Soren Varga ne parlait plus avec l'autorité tonitruante d'autrefois. Sa voix était un râle de papier de verre, le résultat d'une reconstruction laryngée que Lina avait elle-même

dirigée. Elle se tourna lentement. Il était assis dans l'ombre, à la lisière de la lumière crue projetée par les spots halogènes encastrés dans l'acier du plafond. Soren. Son ravisseur. Son patient. Son œuvre. Il portait un masque partiel en polymère transparent, une seconde peau chirurgicale qu'elle l'obligeait à porter pour protéger les greffes récentes. À travers le matériau incolore, on devinait les reliefs tourmentés de sa joue gauche, une topographie de tissus rosés et de sutures si fines qu'elles ressemblaient à des pattes d'araignée.

— Intercepté par qui ? demanda-t-elle.

Sa voix était un scalpel : tranchante, sans bavure. Elle s'avança, le cliquetis de ses pas brisant le silence. Soren ne bougea pas, mais ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs en cuir de son fauteuil. Un frisson parcourut sa mâchoire, une contraction musculaire que sa volonté ne pouvait réprimer.

— Les hommes de Radu, murmura-t-il. Ils pensent que je suis mort, Lina. Ils pensent que l'empire n'a plus de tête.

Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. Ici, l'antiseptique agissait comme un prédateur : il effaçait Soren. Elle le surplombait, savourant cette inversion des pôles. Elle tendit la main, ses doigts gantés de latex noir s'approchant de son visage. Soren eut un mouvement de recul, un tressaillement de bête traquée, avant de s'immobiliser, pétrifié par sa propre faiblesse. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris, un abîme noir où se reflétait la lumière chirurgicale.

— Ils se trompent, dit-elle en posant deux doigts sur la zone greffée de sa tempe. L'empire a une tête. Elle est juste plus... précise qu'avant.

Elle appuya légèrement. Le souffle de Soren se bloqua. Elle sentit la chaleur de son sang battre sous la peau reconstruite, une pulsion sauvage. Il était une machine brisée qu'elle maintenait en marche par pure ambition. Elle fit glisser son doigt le long de la

cicatrice qui lui barrait la lèvre.

— La douleur est une information, répliqua-t-elle. Elle te dit que tu es vivant. Elle te dit que tu m'appartiens. Chaque millimètre de ce derme est ma propriété. Tu es mon architecture.

Il ferma les yeux. L'homme qui avait autrefois mis l'Europe à genoux n'était plus qu'un amas de nerfs à vif. La paralysie qui le saisissait n'était pas de la dévotion, mais l'horreur pure de la dépendance. Elle s'écarta, rompant le contact physique.

— Les documents pour le transfert des actifs de Prague sont sur mon bureau. Tu les signeras avant ce soir. La séance est levée. Retourne à ta convalescence.

Elle quitta la pièce. Le temps ne passait plus en heures, mais en cycles de perfusion. Elle descendit vers les niveaux inférieurs, là où le luxe laissait place à la fonctionnalité brute du béton et de l'inox. Le bloc opératoire était son sanctuaire. Elle entra dans la salle de préparation. Lavage chirurgical. L'eau glacée sur ses poignets, le savon iodé qui brûlait les coupures. Elle regarda ses mains dans le miroir. Elles ne tremblaient pas. Le pouvoir avait le goût du fer.

Elle enfila une blouse de protection, ajusta son masque. À travers la vitre, elle vit le sujet du jour : un informateur de Radu. Il était attaché à la table en alliage poli, les yeux écarquillés. Lina entra. Le bruit de l'aspiration chirurgicale emplit l'espace, un ronronnement apaisant. Elle ne voyait que des structures anatomiques : un plexus solaire exposé, des carotides battantes.

— Ne bougez pas, dit-elle d'une voix basse. La précision exige le calme.

Elle prit un scalpel en platine. Le métal brilla sous les scialytiques. Elle posa la pointe de la lame sur la peau diaphane. Le premier sang perla, une ligne rouge rubis d'une perfection absolue. Elle incisa plus profondément. L'homme sur la table eut un

sursaut, ses muscles se contractant dans une agonie silencieuse. Lina ne cilla pas. Elle nota mentalement la réaction nerveuse. L'ambition n'avait pas de cicatrices, seulement des ouvertures.

"Regarde-moi, Soren," pensa-t-elle alors que le liquide chaud coulait sur ses doigts.
"Regarde ce que tu as créé."

À l'étage, Soren Varga, seul dans l'obscurité, pressa ses mains contre son masque transparent. Il pouvait sentir, à travers les planchers de platine, les vibrations de ce qui se passait en bas. Il était le Roi de l'Hiver, mais elle était celle qui tenait le sceptre de métal froid. Il réalisa qu'il n'attendait plus qu'une chose : le moment où elle remonterait, ses gants tachés de rouge, pour lui redonner l'illusion d'exister par la souffrance.

Quand elle eut terminé, Lina se déshabilla de ses protections. Dans le vestiaire, elle se regarda longuement. Une tache de sang avait sauté sur sa joue, une petite constellation pourpre. Elle ne l'essuya pas. Elle remonta l'escalier en colimaçon, chaque marche l'éloignant de la science brute pour la ramener vers la politique du sang.

Soren l'attendait sur le palier, s'appuyant sur une canne en ébène au pommeau d'argent poli. Son masque brillait d'un éclat sinistre.

— Tu as ce que tu voulais ? demanda-t-il.

Lina s'approcha jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent. Elle leva la main et, avec son pouce, elle étala la tache de sang séché sur sa propre joue, puis la transféra sur le masque transparent de Soren, juste au-dessus de sa bouche.

— On dirait que tu souris, Soren. C'est presque charmant.

Le corps de l'homme se raidit comme s'il recevait une décharge électrique. Ses doigts se refermèrent sur le pommeau de sa canne. Lina passa devant lui, le frôlant à peine. Elle se dirigea vers la salle d'apparat. En bas, dans le hall éclairé par des lustres dont les éclats semblaient des lames de rasoir, les lieutenants attendaient. Des hommes dont le visage était une collection de cicatrices de guerre. Ils s'arrêtèrent net. Leurs yeux passèrent de Lina, souveraine, à Soren, dévasté, soumis à la main de la chirurgienne. Le silence qui s'ensuivit fut une décapitation.

Lina s'installa en bout de table, à la place qui revenait de droit au maître de maison. Le repas commença dans une atmosphère de veillée funèbre. Elle observait chaque convive, notant les mains qui tremblaient.

— Vous ne mangez rien, Docteur ? demanda une femme à l'autre bout de la table.

Lina regarda son assiette : un morceau de venaison saignant. Elle posa ses couverts avec une lenteur calculée.

— J'ai une préférence pour l'anatomie vivante, répondit-elle. La chair morte n'a aucun intérêt.

Un silence de mort tomba. Soren laissa échapper un rire sec, un son guttural. Il trancha une pièce de viande qu'il porta à sa bouche, ses yeux fixés sur Lina. Le jus sombre coula à la commissure de ses lèvres, là où la peau était la plus fine, là où elle avait passé des heures à recoudre les lambeaux.

Une fois seuls dans le hall dévasté par les restes du banquet, Lina et Soren restèrent face à face. La tempête redoublait de violence. Lina sentit ses forces l'abandonner. Ses mains se mirent à trembler, une vibration incontrôlable. Soren s'approcha. Il posa ses mains sur les siennes, les écartant de son visage.

— Rien n'est jamais fini, Lina. Tu as ouvert la plaie. Maintenant, il faut la laisser

saigner.

Il l'attira contre lui. Ce n'était pas une étreinte de confort, c'était une collision. Lina sentit la dureté de son torse, la rigidité de son corps sculpté par la douleur. Elle enfouit son visage dans son cou, respirant l'éther et le cuir. Elle se sentit sombrer dans cet abîme qu'ils avaient creusé ensemble, une spirale de chrome et de glace.

— Demain, murmura-t-il à son oreille, nous recommençons.

Lina ne répondit pas. Elle se contenta de s'accrocher à lui. Elle était devenue l'acier. Elle était devenue le froid. Elle était enfin chez elle.

FIN

Merci d'avoir lu "Les Cicatrices du Roi"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)